

Olivier Bauer, *Les cultes des protestants. Méthodes originales pour approcher les rites*, Genève, Labor et Fides, coll. « Pratiques 33 », 2017. 22,5 cm. 143 p. ISBN 978-2-8309-1621-8. € 19 / CHF 24

Nicolas Cochand

DANS **ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES 2017/3 Tome 92**, PAGES 685U À 707U
ÉDITIONS **INSTITUT PROTESTANT DE THÉOLOGIE**

ISSN 0014-2239

DOI 10.3917/etr.923.0685u

Date de mise en ligne : 08/09/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2017-3-page-685u?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

PARMI LES LIVRES

BIBLE

Antonio NEPI, *Dal fondale alla ribalta. I personaggi secondari nella Bibbia ebraica*. Presentazione di Jean-Louis Ska, Bologne, Edizioni Dehoniane Bologna, coll. « Epifania della Parola 8 », 2015. 21 cm. 272 p. ISBN 978-88-10-40306-8. € 26.

L'objet de cet ouvrage est de mettre en évidence la fonction particulière, par rapport à la littérature antique, des personnages secondaires dans les récits de l'Ancien Testament.

Le premier chapitre passe en revue les typologies de personnages secondaires de la littérature grecque et latine classique, en les comparant aux personnages secondaires bibliques, et met en évidence un décalage certain. Cela permet à A. NEPI de mettre en place une méthodologie atypique d'analyse narrative concernant ces personnages.

Les chapitres suivants enquêtent sur quelques figures particulières parmi ces personnages, à partir de textes qui ne sont pas toujours bien compris, de façon à dresser une typologie propre à l'Ancien Testament. Ils peuvent être :

- « agents de contraste » dès lors qu'il se confrontent au personnage principal (comme Gehezi vis-à-vis d'Élisée), qu'ils se montrent contestataires, objecteurs (telles les sages-femmes d'Exode), impuissants, ou bien encore accusateurs ;

- « agents de raccord », à l'instar de

« boussoles » faisant sortir le récit d'une impasse, « garants et décisifs » ayant un effet persuasif sur le protagoniste ou le lecteur, « *alter ego* » créant de la distance, « agents de déconnexion » créant des complications dans la trame, « informateurs » de danger ou de mauvais augure (prophètes) ;

- « agents catalyseurs » lorsqu'ils s'apparentent à des conseillers intercesseurs ou à des médiateurs agissant autant sur le protagoniste que sur le lecteur. On trouve notamment dans cette ultime catégorie des serviteurs, des femmes conseillères, des amis et des parents, des conseillers institutionnels, également des conseillers non-écoutés faisant alors entendre le point de vue du rédacteur ou interpellant le lecteur.

Le dernier chapitre reprend l'essentiel de la recherche dans une synthèse sur les caractéristiques de la littérature biblique. Il met en évidence l'importance de ces personnages subalternes : s'ils sont secondaires, ils demeurent en effet indispensables au récit et chacun d'eux agit pour le compte du seul YHWH. Contrairement aux autres récits de l'Antiquité, ceux de l'Ancien Testament, et principalement ceux attribués au deutéronomiste, prennent en compte la faiblesse d'Israël dans le concert des nations de l'époque. Le peuple de la diaspora peut se reconnaître dans des protagonistes tels que Joseph, Esther, la petite servante de Naaman. Ces histoires mettent en évidence la souveraineté de Dieu, même hors de sa propre terre. L'approche de NEPI est nouvelle de par sa comparaison avec la littérature

antique, et apporte une lecture rafraîchissante de ces récits, souvent connus, mais parmi lesquels on ne prête guère attention à ces petits personnages qui, très vite, disparaissent tandis qu'ils jouent pourtant un rôle fondamental dans l'évolution du récit et le déploiement de la théologie du narrateur. Ils sont là d'ordinaire pour pointer l'action de Dieu dans la vie de son peuple, ralentir ou relancer une action, interpeller le lecteur ou le placer face à des choix.

Un seul regret : l'absence de bibliographie (le lecteur doit rechercher les références dans les notes de bas de page) et d'une table des récits cités.

Priscille MOREL

Stephen WESTERHOLM, Martin WESTERHOLM, *Reading Sacred Scripture. Voices from the history of biblical interpretation*, Grand Rapids, Mich./Cambridge, Eerdmans, 2016. 22,8 cm. x-410 p. ISBN 978-0-8028-7229-6. \$US 40/£ 26,99.

Ce livre, écrit à quatre mains, propose un parcours de l'histoire de l'interprétation à travers une douzaine des meilleurs interprètes des Écritures du II^e au XX^e siècle. Cette sélection, forcément subjective, a fait le choix de théologiens qui revendiquent le fait que la Bible, n'étant pas un livre comme les autres, exige une lecture spécifique.

Dans le premier chapitre, les auteurs explicitent cette revendication : chaque livre porte ses propres questions posées au lecteur. Un rapide parcours des différents corpus du Nouveau Testament (Lettres de Paul, Évangiles) puis de l'Ancien Testament (appréhendé comme un tout) pointe quelques-unes des réflexions soulevées par leur lecture quant à l'engagement du

lecteur implicite. Le deuxième chapitre retrace l'histoire des écrits utilisés par les premiers chrétiens : l'usage de l'Ancien Testament au prisme de *l'événement Christ*, les différents écrits pré-évangéliques circulant dans les communautés, puis les différents Évangiles et le corpus des Lettres. Il s'achève sur la formation du canon et ses enjeux.

S'ensuivent douze chapitres, présentant les douze théologiens ou groupe de théologiens retenus, bâtis sur un schéma assez parallèle : chacun d'eux comporte un bref aperçu de la vie du théologien, son approche des Écritures, sa façon de les interpréter et enfin signale les « qualités » que celui-ci recommande d'avoir pour les interpréter. Chaque partie est modulée en fonction du théologien étudié, présentant systématiquement un ou deux traits saillants de la lecture ou de l'enseignement que ce dernier propose, le tout illustré par des extraits de ses œuvres. Parmi ces théologiens, on retrouve Irénée, Origène, Chrysostome, Augustin, Thomas d'Aquin, Luther, Calvin, les piétistes et Wesley, Schleiermacher, Kierkegaard, Barth et Bonhoeffer.

Un dernier chapitre croise les propositions de ces différents « lecteurs des Écritures », mettant en perspective leurs différentes approches et leurs clés d'interprétation respectives.

Ce livre se situe entre exégèse et dogmatique. Il sera très utile aux étudiants et lecteurs qui souhaitent se plonger dans l'histoire de l'interprétation ou plus simplement découvrir l'un ou l'autre des théologiens présentés. De nombreuses notes de bas de page viennent compléter le texte et apporter des explications d'intérêt. Une abondante bibliographie est proposée au lecteur soucieux d'approfondir tel ou tel point.

P. M.

Jacques DESCREUX (dir.), « *Confiance, c'est moi !* ». *Fiabilité et non-fiabilité des narrateurs bibliques. Actes du symposium du RRENAB, Lyon, 14-16 juin 2013*, Lyon, PROFAC-Théo, coll. « Profac 126 », 2016. 21 cm. 125 p. ISBN 978-2-85317-148-9. € 13.

Sous la direction de son secrétaire, le Réseau de recherche en narratologie et Bible (RRENAB) publie les textes des quatre conférences données lors de son symposium réuni à Lyon en 2013. La fiabilité et la non-fiabilité d'un narrateur sont des notions de critique littéraire initiées par l'américain Wayne C. Booth (*The Rhetoric of Fiction*, 1961). Elles servent essentiellement à désigner le type de rapport que le narrateur entretient avec les normes véhiculées dans le texte : soit il parle en leur faveur (fiable) soit il ne le fait pas (non-fiable). Les théoriciens de la littérature ont depuis affiné ces outils d'analyse mais les réservent habituellement aux récits homodiegétiques. Or, le corpus biblique contient peu de ces récits.

La conférence de Monika FLUDERNIK (université Albert Ludwig, Fribourg) commence donc par interroger la pertinence du maniement des concepts de fiabilité et non-fiabilité du narrateur pour les textes bibliques. La théoricienne, elle-même auteure de nombreux travaux sur le sujet, offre un aperçu synthétique de ces concepts comme phénomènes narratologiques. Les modèles classificatoires présentés offrent aux chercheurs un précieux état de la question et incitent à explorer encore davantage les liens avec d'autres problèmes concernant la constitution de la signification dans les textes et notamment avec la théorie de l'ironie.

La conférence de Corinne LANOIR (Institut protestant de théologie, Paris) porte sur le livre d'Amos. Le conflit de légitimité rapporté en Am 7,10-17 est lu comme la mise en récit des critères de

fiabilité d'un récit prophétique. La stratégie littéraire est à l'œuvre en vue d'obtenir l'adhésion du lecteur au message idéologique véhiculé par le texte.

L'intervention de Guy BONNEAU (université Laval, Québec) interroge les stratégies rhétoriques mises en place dans les Évangiles de Luc et Jean pour asseoir leur crédibilité, à partir des théories littéraires développées par Halsall, Genette et Suleiman.

Michel BERDER (Institut catholique, Paris) s'aventure hors du champ biblique et déplace la question vers *L'Ombre du Galiléen*. Ce roman, de l'exégète Gerd Theissen, présente les résultats de la recherche historique sur Jésus sous la forme d'un récit. Deux narrateurs sont mis en scène – l'un, contemporain fictif de Jésus, l'autre, double de l'auteur réel – et leur fiabilité devient alors le sujet même du roman.

Cet ouvrage rassemble quatre études fort différentes mais qui sont utiles pour poursuivre le travail narratologique des textes bibliques du côté du pôle auctorial. Le texte théorique de FLUDERNIK rendra notamment de grands services aux chercheurs intéressés à la pragmatique littéraire, et notamment aux liens construits entre *narrateur* et *monde du texte*.

Céline ROHMER

ANCIEN TESTAMENT

Federico GIUNTOLI, Konrad SCHMID (éd.), *The post-Priestly Pentateuch. New Perspectives on its Redactional Development and Theological Profiles*, Tübingen, Mohr Siebeck, coll. « Forschungen zum Alten Testament 101 », 2015. 23,5 cm. vi-351 p. ISBN 978-3-16-153121-7. € 114.

Ce livre est un hommage rendu au professeur Jean-Louis Ska à l'occasion de

ses 70 ans. Éminent chercheur, ses ouvrages érudits et de vulgarisation ont permis à un public francophone d'avoir accès aux avancées de la recherche. Des spécialistes, parmi les plus reconnus d'Europe et des États-Unis, y abordent la manière dont les livres du Pentateuque (Pt) furent élaborés dans leurs dernières rédactions, domaine cher au professeur J.-L. Ska. L'élaboration finale du Pt fait l'objet d'un relatif consensus selon lequel il fut achevé à la fin de la période perse (539-333) par des « écoles » d'écritures qualifiées de post-sacerdotales (post-P). Il s'agit de rédactions qui suivent un pré-Pentateuque appelé le document sacerdotal (P), réalisé par les prêtres au début de l'époque perse.

K. SCHMID débute l'ouvrage en offrant un état de la recherche sur les rédactions du Pt, et rappelle les nouvelles données liées au travail sur les Nombres avec des rédactions dites hexateucale (Hexateuque : Gn > Jos) et pentateucale. Il y résume la recherche sur P et le débat sur la fin du document P pour conclure sur le champ nouveau que représentent les rédactions post-P du Pt. De son côté, D. M. CARR montre que les critères pour établir le caractère post-P du matériel littéraire de l'Hexateuque n'est pas toujours aussi évident. Il préfère parler d'un matériau littéraire non-sacerdotal dont une partie serait pré-P et l'autre post-P. R. ACHENBACH s'intéresse à la manière dont les scribes de la période post-exilique (P, Gn 37-50 ; Ex 18) tentent de faire de leur foi au dieu unique une religion universelle accessible aux autres nations. Il s'agit là d'une tendance qui côtoie d'autres passages où la foi au dieu unique demeure exclusivement l'affaire d'Israël (Lv 26,45). R. ALBERTZ ébauche une étude sur la présence de la rédaction hexateucale (post-P) en Gn, Ex, Nb, Dt et Jos. Les textes attribués à cette rédaction – qu'il situe entre 430 et 410 –, donnent une image positive des relations avec les nations voisines. B. S. JACKSON débat les travaux de J.-L. Ska sur les applications des lois du Pt. Ruth serait alors le livre le

plus fiable pour comprendre ce que peut être une application pratique de la loi dans l'ancien Israël. B. M. LEVINSON s'intéresse au souci d'harmonisation post-P dans l'histoire du déluge. Cette rédaction a le projet de mettre ensemble des sources disparates. Cet effort évident témoigne que les rédacteurs ont eu conscience des tensions internes liées à leurs sources. Suite à une longue recherche, C. LEVIN prend position sur les promesses patriarcales en Genèse. Il distingue un noyau yahviste ancien, des promesses liées à P, et un ensemble post-P. Une des raisons de la répétition de ces promesses est due au doute face à leur accomplissement différé de la part de Dieu. Étudiant Gn 17, J. BLENKINSOPP valorise le fait que ce passage est moins l'œuvre d'un auteur (P) qu'une œuvre éditoriale post-P qui pré-suppose la littérature prophétique tardive telle celle d'Es 40-66. M. KÖCKERT montre comment Gn 20-22 est aussi une élaboration post-P qui vient élargir l'histoire patriarcale à une dimension universelle. En particulier pour Gn 22 en raison de ses affinités avec le prologue et l'épilogue du livre de Job. Reprenant une ancienne étude, A. ROFÉ défend le caractère tardif (post-P) de Gn 24 ; 26 ; 46. La question de ces passages est celle-ci : est-il permis aux ancêtres de quitter la terre promise ? Poser cette question n'est pertinent que dans le seul contexte au nouveau *Commonwealth* de l'époque perse. Th. RÖMER répond à la question : l'histoire de Joseph est-elle pré-P ou post-P ? Avec une ancienne étude, il démontre que le récit de Joseph est une histoire indépendante de P. P en Gn 37-50 constituait un lien préalable entre l'histoire de Jacob et l'Exode. Gn 37-50 est donc une œuvre de la diaspora égyptienne qui fut intégrée tardivement dans le Pt. F. GIUNTOLI défend en Gn 48 l'hypothèse selon laquelle Ephraïm et Manassé sont des figures (*icons*) des Judéens exilés ; ils représenteraient le futur du nouvel Israël. Gn 48 serait une fiction narrative dans laquelle

passé et présent se rejoignent pour créer une vision irénique du retour en Juda. J. C. GERTZ étudie le lien, mais aussi l'écart et l'autonomie des livres de la Genèse et de l'Exode dans le Pentateuque sacerdotal et post-P. Le travail sacerdotal est le premier responsable du lien entre Gn-Ex pour en faire une œuvre littéraire de deux entités indépendantes aux liens formels restreints. L. SCHMITT mène une enquête sur la place variée du « bâton de Moïse » selon les rédactions. Un premier usage miraculeux et magique se trouve dans des textes pré-P. L'usage post-P du bâton de Moïse sert à réaliser de grands prodiges telle la séparation des eaux, le bâton y devient « bâton de Dieu ». P ne fait pas mention du bâton de Moïse, mais Aaron avec son bâton occupe une place prééminente par rapport à Moïse. H.-C. SCHMITT commente les propos de Ska faisant d'Ex 19,3-6 un passage sur l'identité de la communauté post-exilique témoignant d'une culture de résistance face aux nations. Il nuance, considérant que ce texte appartient moins à une rédaction post-P qu'à une réécriture liée à l'Ennéateuque (Gn > 2R). Ex 19 relève davantage d'une culture d'ouverture aux autres peuples. C. NIHAN montre la complexité du rôle de Lv 26,39-46 dans la composition du Lv et du Pt. Lv 26 est post-P, car il connaît déjà la combinaison des traditions P et non-P. Selon Lv 26, P et H (*Heiligkeitgesetz* Lv 17-26) ne sont pas destinés à remplacer les autres lois sur l'alliance, mais plutôt à laisser ces traditions en tension. Ce texte atteste d'une tradition législative P et non P liée à une narration cohérente. Enfin E. OTTO faisant l'histoire des hypothèses sur les liens entre Dt et Pt depuis Wellhausen et Noth, montre comment la recherche contemporaine donne une réponse plus satisfaisante : Dt fut intégré au Pt par des interventions post-P et post-deutéronomistes, par le biais des rédactions hexateucale et pentateucale qui relient un Dt ancien au reste du Pt.

En donnant un large tableau des nouvelles perspectives sur le Pt, cet ouvrage

met en évidence la diversité des approches parfois en tension. Cette riche diversité est néanmoins d'une grande utilité pour asseoir le nouveau paradigme de la recherche qui s'accorde sur l'importance décisive de la période post-exilique pour l'élaboration d'un Pt post-P. Ce tour d'horizon laisse bien des questions ouvertes comme celles de la limitation de la Tora au Pentateuque, de la place de H dans l'élaboration du Pt, de l'ancienneté des promesses patriarcales... Cette belle reconnaissance à Jean-Louis Ska marque une étape de la recherche laissant partiellement inexploré le champ sur la nature des groupes et milieux responsables des élaborations post-P, et en particulier le rôle nouveau que la province de Samarie et la Diaspora ont pu jouer dans cet achèvement final du Pt.

Dany NOCQUET

Katell BERTHELOT, Michaël LANGLOIS, Thierry LEGRAND (dir.), *La Bibliothèque de Qumrân, -3a-TORAH, Deutéronome, et Pentateuque dans son ensemble*. Édition et traduction des manuscrits araméens et grecs, Paris, Cerf, 2013. 23 cm. XXXIV-1009 p. ISBN 978-2-204-10136-3. € 90.

Rappelons que l'édition de la Bibliothèque de Qumrân en français intègre les textes bibliques et les écrits non bibliques. Mais les textes bibliques n'y figurent que lorsqu'ils s'écartent « de manière significative du texte massorétique » (p. v). Reproduire un texte identique à ce dernier ne présente pas d'intérêt. De même « les variantes orthographiques et les écarts mineurs n'ont pas été pris en compte » (*ibid.*). Quand un texte est retenu du fait de variantes notoires, celles-ci sont indiquées en note.

Ce volume, qui est le troisième de la série des neuf tomes composant actuellement la Bibliothèque de Qumrân, présente les textes liés au livre du Deutéronome et au Pentateuque. Divisé en 3a et 3b, il rassemble non seulement les « fragments du Deutéronome qui présentent des variantes significatives par rapport au texte massorétique » mais également « toutes les compositions qui sont principalement en rapport avec le Deutéronome dans son ensemble ». Et les auteurs de préciser : « Compte tenu de l'importance des commandements dans l'ensemble Exode-Deutéronome, cela signifie que ce volume regroupe tous les textes qui reprennent, explicitent ou développent les lois données par Dieu à Israël, ce que l'on nomme la halakha » (p. IX). Trente deux manuscrits du Deutéronome à Qumrân sont recensés. (p. 5-153). On trouve ensuite divers manuscrits en rapport avec le Deutéronome et le Pentateuque (p. 161-249). *Le Rouleau du Temple* (p. 311-585), qui propose une interprétation de la loi non dénuée de caractère polémique, « se donne pour une loi révélée sans doute conçue comme complémentaire de la Torah de Moïse, et peut être même antérieure à elle et plus originelle (p. XII). Nous trouvons ensuite des documents calendaires (p. 690-793) et des « manuscrits relatifs à des "tours de garde" ou de "veilles" sacerdotales » (p. XIV).

Cet ouvrage est le fruit d'un travail de recherche immense qui s'étend sur des années. Il est bien évidemment destiné aux universitaires, aux étudiants, mais aussi à tous ceux, passionnés par la langue hébraïque, désireux de découvrir ces « textes fascinants surgis d'un lointain passé et qui jettent une lumière renouvelée sur les racines de la culture occidentale ».

Patrick DUPREZ

NOUVEAU TESTAMENT

Federico DE LUCA, « *Non passerà questa generazione* ». *Per quando Gesù ha annunciato il suo ritorno ?*, Naples, Guida Editori, 2015. 22,5 cm. 144 p. ISBN 978-88-6866-100-7. € 13.

Cet ouvrage cherche à répondre à la question : « Qu'est-ce que le Jésus historique a vraiment annoncé dans son discours eschatologique ? » C'est la raison pour laquelle DE LUCA commence par reprendre différentes interprétations de ce discours dans les synoptiques, principalement dans Matthieu et Marc. Il montre comment les faits historiques peuvent venir en appui de ces différentes interprétations (prédiction de la destruction de Jérusalem, fin du judaïsme, parousie imminente). Ceci rappelé, il pose la question de savoir s'il s'agit de prédictions ou de suggestions. Il reprend les différentes interprétations montrant pourquoi elles ne sont pas (ou plus) soutenables. L'auteur se demande ensuite s'il faut y voir une annonce ou deux annonces distinctes, l'une concernant le futur immédiat et l'autre les temps derniers. Il part du principe que les Évangiles de Matthieu et de Marc, que l'on considère rédigés avant les événements, rendent compte des paroles du Jésus historique de manière fidèle tandis que Luc, qui écrit après 70, les interprète à partir des événements de Jérusalem. Concernant la destruction du Temple, F. DE LUCA établit le lien avec la prophétie de Ez 10-11. Sa démonstration s'appuie aussi sur l'interprétation des Pères de l'Église, puis sur la lecture de la prophétie des soixante dix semaines de Dn 9 afin de vérifier si l'on trouve dans l'Ancien Testament ces prophéties de fin des temps. Il se fonde enfin sur les écrits de Flavius

Josèphe de façon à évaluer comment ce dernier relit la destruction de Jérusalem. L'auteur reprend ensuite la prédiction de la Parousie. Il mène une recherche intéressante à travers toutes les Écritures concernant le terme « génération » pour en examiner le sens (qui emprunte à une durée et au peuple hébreu) puis revient sur l'endurcissement des Juifs, qu'il tient pour vraie prédiction de Jésus. DE LUCA termine en se demandant « à quand la fin ? » Il revient sur les discours eschatologiques, celui de l'envoi des Douze en mission chez Matthieu, sur le dialogue avec le Grand Prêtre lors de son arrestation pour montrer que ces écrits ne permettent pas de conclure à une proximité de la Parousie, ce que confirment, selon lui, les paraboles sur la fin des temps chez Matthieu.

Si les rappels historiques sont d'intérêt, de même que certains rapprochements avec les prophéties de l'Ancien Testament, il semble curieux de réduire les Évangiles à des documents historiques permettant de remonter au Jésus historique et aux paroles qu'il aurait « vraiment prononcées » [*sic*], davantage encore d'accéder à ses intentions sans prendre en compte ni même suggérer aucun projet théologique de la part des évangélistes.

Priscille MOREL

Jean-Marc VERCRUYSE (dir.), *Les noces de Cana*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Graphè 24 », 2015. 24 cm. 196 p. ISBN 978-2-84832-211-7. € 18.

Les douze études réunies par J.-M. VERCRUYSE ont comme point de départ les questionnements soulevés par la petite péricope de Jn 2,1-11 relatant le premier signe de Jésus, relatifs entre autres à l'absence de parallèles dans les synoptiques, au simple constat de l'intendant, à

la question de la réalité de l'événement, et à sa réception à travers les siècles.

Le recueil propose pour commencer deux approches exégétiques : celle de Régis BURNET qui s'interroge sur les éléments textuels retenus par l'histoire de la réception des Noces de Cana et celle d'Élodie VERDUN qui examine l'un des motifs de ce récit à savoir « le manque et l'abondance ». Viennent ensuite trois études reprenant des relectures de ce récit dans la littérature ancienne : Marie-Laure CHAIEB se tourne vers Irénée de Lyon qui offre le premier commentaire écrit de ce passage et qui en réfute la gnose ; Yves MEESEN s'intéresse à l'herméneutique proposée par saint Augustin ; Christophe CUSSET présente la *Paraphrase* de Nonnos de Panopolis, « entre mystère dyonisiaque et miracle chrétien ». S'ensuivent trois approches de ce récit au cours de la période médiévale : Jean-Paul DEREMBLE étudie trois exemples iconographiques (sarcophage du IV^e siècle, peintures de Brinay-sur Cher et Belle Verrière de Chartres) ; Marie-Anne VANIER montre l'originalité de l'interprétation eckartienne des Noces de Cana et Marie-Madeleine CASTELLANI étudie la mise en scène des Noces de Cana dans les *Passions* d'Arnould Gréban et Jean Michel. Étienne LETERRIER se penche sur les récits de deux charlatans du XVIII^e siècle qui sécularisent ce récit tout en critiquant les miracles. Anne PINOT reprend l'Évangile de Cana dans *Les Frères Karamasov*, tandis qu'Évelyne FRANK s'intéresse à l'approche du poète Jean Grosjean dans *L'Ironie christique*. Pour clore ce bouquet d'études, Bernadetta CARNALI examine les « réflexions sur le sacré et le profane » dans l'œuvre de Michel Tournier inspirées par ce premier signe de la vie publique de Jésus.

Ce florilège original d'études dédiées au thème des Noces de Cana est passionnant à lire. Il ouvre des perspectives stimulantes et incite le lecteur à prolonger la réflexion sur les questionnements que l'ouvrage soulève sans les aborder.

Chaque article propose une bibliographie qui permettra à ceux qui le désirent d'approfondir l'un des points traités.

P. M.

Zbigniew GROCHOWSKI, *Il discepolo di Gesù nell'ora della prova (Gv 18-19), luogo di rivelazione del Maestro*, Lublin, Wydawnictwo KUL, coll. « Studa Biblica Lublinensia XIII », 2015. 24 cm. 556 p. ISBN 978-83-8061-096-5.

Cette publication est la retranscription d'une thèse de doctorat soutenue en 2012. Celle-ci traite principalement des disciples de Jésus mis à l'épreuve en même temps que leur maître aux chapitres 18 et 19 de l'Évangile de Jean. Ils sont interpellés, comme en miroir, à chaque instant de la Passion, lieu par excellence de la révélation du Maître, devenant eux-mêmes, pour certains, lieu de révélation dans leur réaction face à l'adversité qui coïncide avec une mise à l'épreuve de leur foi.

La lecture de ces deux chapitres est essentiellement centrée sur les disciples, et ne passe que rapidement sur les passages où ils ne sont pas présents. Cette lecture s'attache à mettre en évidence leurs réactions et les indications adressées au lecteur par le rédacteur. Elle s'intéresse à la christologie mise en œuvre et à la façon dont le disciple devient lui aussi lieu de révélation. L'auteur utilise une méthode axée de manière insistante sur la structure, disposant son texte en *côlon*, les segments de verset étant placés les uns sous les autres pour faire émerger toutes les figures rhétoriques possibles : parallélismes et chiasmes, épifore, syncdoque, *amplificatio per incrementum*, *enumeratio*, *poly-syndeton*, etc. Une méthode de lecture appelée « analyse colométrique » que

Z. GROCHOWSKI est l'un des rares exégètes à mettre en œuvre. Il complète cette analyse par une analyse synchronique et sémiologique.

Ce n'est qu'après une introduction dans laquelle l'auteur présente ses objectifs et les méthodes de lecture employées, puis un premier chapitre présentant à la fois un état de la question et la méthode d'analyse colométrique, que GROCHOWSKI entre dans l'analyse proprement dite. Pour lui, ces deux chapitres peuvent être divisés en trois diptyques, dont il analyse le premier et le dernier, le deuxième ne concernant que Jésus. Sa méthode d'analyse lui permet de mettre en parallèle les membres de chaque diptyque afin de faire percer d'autres figures rhétoriques et structurales.

Ainsi pour chaque diptyque l'auteur propose de commencer par une enquête préliminaire (attentive aux bornes, à l'apparat critique, à la traduction, suivis de l'analyse colométrique visant à faire ressortir la cohérence interne de chaque paragraphe composant chaque membre du diptyque), puis de poursuivre par ce qu'il appelle une lecture continue (synchronique, mais assortie d'une enquête dans d'autres écrits principalement tirés de l'Ancien Testament et des synoptiques), et enfin d'achever l'analyse par une lecture parallèle des deux membres. Il noue la gerbe de son analyse à l'appui d'un survol de l'Évangile pour souligner le fait que chaque rencontre de Jésus avec un personnage est l'occasion d'une révélation christologique et, conjointement, une mise à l'épreuve de cette personne.

Il s'agit là d'une étude savante, utilisant une méthode d'analyse innovante et éclairant l'étendue des figures rhétoriques utilisées par le rédacteur de cet Évangile. Cependant, l'utilisation systématique de l'analyse colométrique n'apporte pas forcément d'éléments nouveaux par rapport à une analyse plus classique et devient parfois fastidieuse à lire. Elle offre néanmoins quelques apports dans l'interpréta-

tion de ces deux chapitres. Muni d'une bibliographie très abondante et d'index, l'ouvrage comporte des notes de bas de page éclairantes qui ont l'avantage de souvent présenter une discussion avec les autres exégètes.

P. M.

Jean ZUMSTEIN, *L'apprentissage de la foi. À la découverte de l'Évangile de Jean et de ses lecteurs*, Genève, Labor et Fides, coll. « Essais bibliques 50 », 2015. 22,5 cm. 110 p. ISBN 978-2-8309-1583-9. € 15.

Cet ouvrage est paru pour la première fois aux Éditions du Moulin en 1993. Plus de vingt ans après, J. ZUMSTEIN en reprend ici le texte, présentation éclairée et éclairante du quatrième Évangile. Le lecteur retrouve l'écriture limpide de ce spécialiste incontesté de la tradition johannique.

Le premier chapitre s'interroge sur le milieu de production de l'Évangile en mettant en lien les quelques indices disséminés dans le texte avec des événements connus des historiens de l'Antiquité. Le texte conduit l'auteur sur les traces d'une école johannique placée sous l'autorité du *disciple que Jésus aimait* (21,24), attestant plusieurs rédactions successives et témoignant des crises identitaires successives auxquelles elle devait faire face.

Le deuxième chapitre aborde la stratégie narrative de l'Évangile telle que le prologue, véritable clef de lecture de l'ensemble, l'annonce. Il s'agira exclusivement de faire le récit de la venue du *Logos* incarné dans le monde. Cette intention claire de l'évangéliste sert son projet : consolider l'identité ébranlée de ceux qui reconnaissent en Jésus le Christ. Jean vise la restructuration de la foi des chrétiens

johanniques, construit un apprentissage d'une relation au Christ en vérité. Le langage johannique puise aux symboles, aux malentendus et à l'ironie pour faciliter la découverte de l'identité du Christ, et donc le visage de Dieu.

Le dernier chapitre envisage la christologie johannique. L'Évangile choisit la figure de l'envoyé pour dire la signification de la venue du Christ, *présence de l'insaisissable*. Cet *envoyé* est présenté comme préexistant auprès du Père, accomplissant ensuite *son* œuvre, menant sa mission en paroles (les longs discours) et en actes (les signes), puis remontant vers le Père à l'heure de son *élévation*, sa *glorification*, sa *victoire* (la croix). Après Pâques, dans le temps de l'absence du Christ, Jean raconte comment croire et faire vivre aujourd'hui l'événement de la révélation sous l'action du Paraclet.

Céline ROHMER

Jean ZUMSTEIN, *La mémoire revisitée. Études johanniques*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le Monde de la Bible 71 », 2017. 22,5 cm. 550 p. ISBN 978-2-8309-1608-9. € 32.

Heureuse idée des éditions Labor et Fides de proposer cet imposant ouvrage qui regroupe pas moins de vingt-cinq articles (en français) de J. ZUMSTEIN, consacrés au quatrième Évangile. Publiés entre 1992 et 2016, ces textes attestent le long cheminement exégétique du spécialiste incontesté de l'œuvre johannique. Sont donc mis à disposition les résultats d'une recherche exigeante, matériaux premiers du commentaire de l'Évangile selon Jean par l'auteur paru en deux volumes aux mêmes éditions.

Le recueil s'organise en trois parties, chacune soulevant des questions essentielles

et actuellement débattues par la recherche. La première rassemble cinq articles traitant des problèmes herméneutiques et historiques soulevés par le corpus. Cette première étape concentre l'attention sur le processus de relecture dans la littérature johannique, phénomène jugé essentiel par l'auteur et donc décrit à plusieurs reprises sous ses différents aspects. Une deuxième partie, la plus conséquente, est consacrée à des travaux strictement exégétiques qui sondent quelques épisodes particuliers de l'œuvre pour mieux dévoiler leurs visées théologiques. La critique littéraire, et notamment narrative, occupe une bonne place dans les choix méthodologiques de l'auteur. Ainsi est mise au jour l'interprétation proprement johannique de la personne de Jésus, de son enseignement et de son agir, de sa mort et de sa résurrection. À noter que l'analyse détaillée du langage symbolique et métaphorique souligne avec insistance la haute qualité littéraire du quatrième Évangile. Une dernière partie présente une série d'études thématiques : un essai sur Jean et Paul, les deux premiers interprètes du Jésus de l'histoire ; une contribution sur la notion de péché dans le quatrième Évangile ; une autre sur celle de signe, ouvrant au conflit des interprétations ; un dernier texte, à visée anthropologique, porte sur l'interprétation de l'existence humaine à partir du Jésus johannique.

Le lecteur aura l'agréable sensation de puiser à la bibliothèque de l'auteur et, par son intermédiaire, d'entrer en dialogue avec la recherche menant dans les arcanes du récit johannique. Et comme une invitation à compléter la collection, la liste (exhaustive ?) des publications de l'auteur depuis 1968 est proposée en fin d'ouvrage. Plus qu'une compilation, le livre fait lui-même mémoire du travail de l'éminent théologien. Le lecteur, spécialiste ou non du texte biblique, appréciera à juste titre cette manière de revisiter l'Évangile selon Jean.

C. R.

Yvan BOURQUIN, *L'inattendu de Dieu. Scènes imprévisibles dans l'évangile de Marc*, Bière, Cabédita, coll. « Parole en liberté », 2015. 22 cm. 91 p. ISBN 978-2-88295-741-2. CHF 25.

L'auteur s'intéresse à l'inattendu de Dieu, à ce qui surgit de sa part de manière fulgurante. Et selon lui, une telle expérience est discernable autant dans les textes bibliques que dans le quotidien de nos vies. Dans un premier temps, il conduit le lecteur à travers l'Évangile de Marc, et quelques récits de surgissements inattendus. Il en va ainsi du récit de cette femme anonyme répandant un parfum de nard pur sur la tête de Jésus (Mc 14,1-11). Le sens caché de son geste insolite et audacieux surgit de manière inattendue, annonçant la mort prochaine d'un corps oint avant l'heure. Il en va encore ainsi du soldat romain, assistant à la mort de Jésus sur la croix et laissant éclater sa conviction intime sur l'identité du crucifié (Mc 15,39). Dans un deuxième temps, l'auteur montre que, comme pour cette femme et cet homme chez Marc, l'imprévisible se décline dans notre quotidien à travers des paroles et des gestes, des images et des visages. Enfin l'auteur s'intéresse plus précisément au mécanisme qui se produit au moment où l'inattendu de Dieu surgit dans la vie, à la manière dont l'individu réagit à l'événement qui survient soudainement. Le lecteur est finalement invité à déceler, dans l'ordinaire de sa vie, l'extraordinaire de Dieu.

À la lecture de cet ouvrage, on devine le monde poétique et la richesse spirituelle de l'auteur qui, comme à chaque fois, livre une analyse précise et suggestive du texte biblique. Y. BOURQUIN témoigne ici d'« une Parole en liberté » et offre à nouveau un texte mêlant ouvertement le cœur à la raison.

C. R.

HISTOIRE ANCIENNE

ST EPHREM THE SYRIAN, *The Hymns on Faith*. Translated by Jeffrey T. Wickes, Washington, The Catholic University of America Press, coll. « The Fathers of the Church. A New Translation 130 », 2015. 424 p. ISBN 978-0-8132-2735-1. € 39.95.

Ce volume offre la première traduction anglaise d'une œuvre très importante d'Éphrem de Nisibe (vers 306-373), l'un des auteurs les plus influents de la tradition syriaque encore largement méconnu en Occident en dehors des cercles de spécialistes. Les *Hymnes sur la Foi*, un recueil de 87 compositions, étaient accessibles jusqu'à présent seulement dans la traduction allemande, par endroits ardue, qu'Edmund Beck, l'éditeur de toute la production hymnique éphrémienne, réalisa en 1955 pour le CSCO. Parce qu'elle fait connaître au grand public un texte jusqu'ici difficile d'accès, cette publication mérite donc d'être saluée avec enthousiasme.

Les hymnes traduits ici appartiennent de surcroît au dossier de la controverse antiarienne qui ravagea le christianisme du IV^e siècle et qui est plutôt connue par les ouvrages des Pères cappadociens. Ils sont donc d'un intérêt majeur pour l'historien de cette époque, car ils donnent à voir la réponse, originale, des marges chrétiennes de l'Empire romain au défi posé par la doctrine appelée « subordinationniste », selon laquelle le Fils serait une créature du Père. Une doctrine condamnée par le Concile de Nicée de 325 et promue par Arius et d'autres théologiens tels qu'Aèce et Eunome, avec le soutien de certains empereurs. Ces hymnes constituent également un maillon essentiel pour comprendre les enjeux théologiques au cœur de la définition identitaire de l'Église

syriaque, qui est en train, à ce moment-là, d'établir sa propre orthodoxie contre des tendances considérées comme déviantes.

L'introduction (53 pages) restitue très bien cette double importance des *Hymnes sur la Foi* d'ÉPHREM, si bien qu'elle ressemble plutôt à un essai à proprement parler. Très bien structurée, elle explique de façon à la fois claire et érudite la vie et la production littéraire de l'auteur, le contexte de composition du recueil et les positions théologiques défendues par Éphrem contre les thèses adverses au sujet de la possibilité humaine de connaître le divin, en particulier la nature du Christ. Avec un langage accessible à tout public, Jeffrey WICKES parcourt de manière critique les connaissances que nous possédons sur ces questions ; il fait surtout appel aux sources de première main et présente, parfois en les défiant, les doutes et les conclusions de la recherche moderne. Il souligne tout particulièrement les divergences et les similitudes entre la polémique éphrémienne et celle d'auteurs grecs contemporains, contextualisant ainsi avec précision et prudence la réaction de l'écrivain syriaque dans le débat antiarien de son siècle. Ce contexte est effectivement difficile à cerner avec exactitude, parce qu'Éphrem ne mentionne jamais d'opposant spécifique et que sa polémique s'exprime au moyen de vers poétiques souvent génériques et ambigus. Le lecteur appréciera donc la rigueur scientifique avec laquelle Jeffrey WICKES interprète par exemple une partie de la position d'Éphrem comme une opposition voilée à Eunome plutôt qu'à Aèce ou Arius (p. 37) ; ou encore, comment il fait remarquer que le vocabulaire théologique typique de la controverse antiarienne formulée à Nicée, auquel appartient le terme célèbre d'*homoousios*, par exemple, est absent ici, démontrant par-là de façon convaincante qu'Éphrem nourrissait des réserves concernant la formule de Nicée (p. 37-39). Ce dernier point est important car il offre un portrait beaucoup plus nuancé et

complexe de la christologie éphrémiennne et révoque, ou du moins modère la thèse généralement accréditée selon laquelle Éphrem serait un défenseur sans restriction du Concile de Nicée, suggérant en revanche de rapprocher ce dernier d'autres théologiens du IV^e siècle aux positions plus mesurées, comme Cyrille de Jérusalem et surtout Méléce d'Antioche (p. 42-43).

On lira aussi avec intérêt les dernières pages qui soulignent l'univers symbolique propre à la pensée et au style d'Éphrem. Ainsi, les adversaires visés dans ce recueil transcendent les théologiens « déviants » de l'époque et leurs idées, pour signifier plus largement une approche erronée du divin que l'auteur syriaque met en scène dans ces hymnes prévus pour le chant liturgique. L'identification des principaux termes qui expriment cet univers de l'investigation induite du sacré, et leur discussion philologique, complètent très utilement cette introduction et sont autant de clés de lecture des hymnes présentés en traduction. Ici, Jeffrey WICKES pose en fait les premiers jalons pour la création de ce que l'on pourrait appeler le « lexique de la controverse » chez Éphrem, qui pourrait être étendu à d'autres œuvres polémiques du même auteur (on pense notamment aux *Hymnes contre les hérésies*) mais aussi à l'avenir à d'autres polémistes syriaques, et servir de terme de comparaison avec le langage polémique d'autres traditions chrétiennes.

L'apparat bibliographique en note est riche. De façon assez remarquable pour une publication américaine, disons-le, il réunit aussi les titres les plus significatifs de la recherche de langue française et allemande, entre autres les travaux d'Edmund Beck, ceux d'André de Halleux et de Jean Maurice Fiey. On pourrait néanmoins suggérer de compléter ces références par les nombreuses études de François Cassingéna-Trévédy sur ce recueil, dont il prépare une traduction française : mentionnons notamment son analyse des métaphores de la dispute et

des adversaires employées dans le recueil (« L'usage de la métaphore dans le discours hérésiologique d'Éphrem de Nisibe », in *Les Pères de l'Église et les dissidents. Dessiner la communion. Actes du IV^e colloque de La Rochelle, 25-27 septembre 2009*, Association Caritas Patrum, 2010, p. 87-108).

La traduction anglaise est une réussite sur le plan de la clarté et de l'élégance mais aussi sur celui de la fidélité au texte d'origine ; malgré les tournures poétiques et chargées de sens multiples qui caractérisent, comme on sait, le style d'Éphrem, et font de leur transposition dans une langue moderne une vraie gageure, elle est agréable à lire, et on peut aisément la suivre par rapport à l'original syriaque. Elle se base sur l'édition critique établie par Edmund Beck en 1955 et a le mérite de tenir compte des variantes qui offrent un sens plus satisfaisant pour le texte. Enfin, elle est accompagnée de nombreuses notes qui expliquent les choix de traduction, clarifient les termes les plus difficiles et mettent en relation certaines expressions ou idées avec d'autres ouvrages du même auteur.

À ce propos, bien que les notes soient très pertinentes et articulées, on pourrait toujours bien sûr multiplier les renvois – et un index des œuvres éphrémiennes citées aurait permis de retrouver plus facilement une référence. Nous voudrions simplement signaler ici que les parallèles avec les *Hymnes contre les hérésies*, qui partagent avec ce recueil leur caractère polémique, auraient pu être plus nombreux. Mentionnons seulement un rapprochement négligé qui pourrait faire partie du « lexique de la controverse » évoqué plus haut et de ce fait contribuer à tisser une trame plus large du vocabulaire de l'Éphrem polémiste, traversant les textes individuels. En *HF* 5, 8, il est fait mention de la « fournaise » ou du « creuset » (*kūrā*) en tant que métaphore pour exprimer la méthode herméneutique adoptée par Éphrem pour distinguer la vérité de

l'erreur. Ce terme est correctement expliqué et mis en relation avec ses occurrences dans les *Hymnes contre Julien* (p. 83, n. 22). Cependant, il est surtout employé dans les *Hymnes contre les hérésies* pour indiquer l'épreuve à laquelle l'écrivain soumet ces dernières, surtout quand il s'agit de l'interprétation des Écritures – voir par exemple *CH* 7, 3 et la discussion chez Sidney Griffith, « The Thorn among the Tares: Mani and Manichaeism in the Works of St. Ephraem the Syrian » *Studia Patristica* 35 (2001), p. 403-435. Pour Éphrem, le monde naturel et la Bible sont en général les deux creusets principaux permettant d'identifier la déviance, l'hérésie. On voit là comment Éphrem possède et propose une méthode cohérente pour répondre à la menace de la réalité religieuse contemporaine, soit « interne », comme dans le cas des tendances arianisantes, soit « externe », représentée par les systèmes organisés en Églises de Marcion, Bardesane et Mani, taxés d'hérésie.

Suivant la présence du « creuset » et de sa fonction discriminante, il aurait été très intéressant d'accompagner l'identification du vocabulaire de l'erreur à celle du lexique de l'« orthodoxie » qui, conjointement, se construit, à la fois en miroir et en contrepoint. Je pense à la terminologie du silence ou de l'émerveillement s'opposant, dans ce recueil, à l'investigation et à la recherche : les deux lexiques forment des dichotomies de contraires qui reflètent la division ecclésiastique qu'Éphrem entend promouvoir pour que les siens se reconnaissent dans les éléments positifs et affermissent leur prise de position en faveur du camp qu'ils ont choisi. Mais cela est déjà une illustration des questions que suscite la lecture de ces *Hymnes* au moyen d'une belle traduction, laquelle donnera lieu à l'avenir, sans aucun doute, à des recherches utiles et passionnantes.

Flavia RUANI

Corinne ÉGASSE, *Le lavement des pieds. Recherche sur une pratique négligée*, Genève, Labor et Fides, coll. « Christianismes antiques », 2015. 22,5 cm. 341 p. ISBN 978-2-8309-1580-8. € 45.

« Comment le christianisme ancien a-t-il compris le geste de Jésus lavant les pieds de ses disciples et comment a-t-il obéi à l'ordre johannique de se laver les pieds les uns aux autres ? », telle est la question-guide du livre de Corinne ÉGASSE, issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Lausanne en 2014. Dans un paysage historique et exégétique qui a quelque peu délaissé l'examen de cette pratique du lavement des pieds telle que Jésus l'effectue au chapitre 13 de l'Évangile de Jean, cet ouvrage fait date. À partir d'une enquête approfondie sur la signification de ce geste, menée selon quatre angles de lecture complémentaires qui en situe le *Sitz im Leben*, il conduit par ailleurs le lecteur à « découvrir la paradoxale grandeur d'un geste quasi oublié qui aurait pu devenir le sacrement central du christianisme » – ce qu'il n'est pas, puisqu'il ne figure pas dans la liste des sept sacrements fixée depuis le XII^e siècle. Didactique, ce livre ne laisse jamais son lecteur égaré, dans la mesure où pour chacune de ces quatre parties, il fournit « synthèse et implications » des investigations réalisées. Enfin, il se présente comme un outil théologique visant à réfléchir sur la portée de cette pratique telle qu'elle continue de nos jours d'être accomplie dans l'Église adventiste.

Historique, la première partie, intitulée *Les pratiques et le sens du lavement des pieds : état des lieux au I^{er} siècle*, étudie dans l'Ancien Testament la littérature juive ancienne et la littérature gréco-romaine. Il en ressort une plurivocité de cette pratique où cependant la dimension de soin corporel, de marque d'hospitalité et de

rite de purification se retrouvent dans chacun des trois univers considérés. Un aspect retient particulièrement l'attention au sein de la littérature antique : le geste de lavement des pieds comme acte de reconnaissance « du véritable statut du lavant par le lavé » tel que l'*Odyssee* le donne à voir.

Exégétique, la deuxième partie, intitulée *Au début du christianisme, un geste pour aimer*, aborde la littérature chrétienne à travers quatre péricopes néotestamentaires au statut bien différent : Jn 13,2-17, « tronc » de l'étude, où le lavement des pieds effectué par Jésus prend une dimension symbolique de « revivification » et d'« accueil au banquet où sa chair est vraie nourriture de la vie éternelle » ; Lc 7,36-50 et Jn 12,1-8 considérées comme « racines » pour la compréhension de Jn 13 et 1 Tm 5.10 située « déjà dans les branchages du tronc de la scène johannique ». Ce faisant, l'auteur souligne la possibilité d'une pratique du lavement des pieds hors de la communauté johannique, dans des communautés pauliniennes, « comme rite ecclésial d'investiture ou de confirmation de ministère de la prédication, fait par des femmes » sur les pieds des missionnaires.

Christologique, la troisième partie, qui a pour titre *Un lavement des pieds matériel et corporel*, interroge le lavement au sens littéral et concret d'une pratique ordinaire dont il faut concilier la dimension de « basse besogne plutôt répugnante bien que nécessaire, accomplie par les plus modestes » avec la « christologie glorieuse et divine en construction avec ce geste de Jésus qui dérange, qui trouble, qui n'est pas à sa juste place assignée dans les repères culturels ». Combattue d'un côté dans une perspective antiritualiste, cette pratique sera aussi valorisée, et en tant que telle effectuée par des groupes spécifiques au sein de l'Église : femmes, diacres et moines, pour d'un autre côté prendre une signification baptismale.

Patristique, et axée sur Origène, la quatrième et dernière partie, intitulée *Un*

lavement des pieds dématérialisé et spiritualisé, montre comment au sein d'une interprétation allégorisée et symbolisée, le lavement des pieds recevra une dimension éthique, « celle de l'état d'esprit, de la vertu ayant inspiré ce geste : l'humilité ».

Par son investigation historique et théologique, l'auteur manifeste la singularité du geste de Jésus par rapport à un arrière-plan culturel et religieux qui le rend possible et compréhensible : celui d'un geste dont « nous n'avons aucun témoignage antérieur : un supérieur lavant les pieds de ses subordonnés ». Dès lors, le lavement des pieds se chargera de nouvelles significations. Dimensions plurielles d'une pratique matérielle d'une part, mais aussi conception spirituelle, d'autre part. C'est ainsi, que « supplantée par la mise en pratique éthique de l'humilité, la pratique matérielle d'un lavement des pieds imitant celui de Jésus tendra à disparaître et à se limiter au geste liturgique du Jeudi saint dans le christianisme majoritaire » dont Origène s'avère le pivot du basculement.

On ressort de cette lecture avec la conviction que le lavement des pieds est assurément un geste à redécouvrir.

Aurore DUMONT

Jaime GARCIA, *Vivre la Pentecôte avec saint Augustin*, Paris, Cerf, 2015. 21,5 cm. 278 p. ISBN 978-2-204-10471-5. € 25.

L'intention de l'auteur est de montrer combien la fête de la Pentecôte revêt une importance manifeste aux yeux de saint Augustin et comment celui-ci l'a montré tout au long de sa très vaste production littéraire. Les premières pages resituent avec justesse la place et la force de cette solennité au cœur du cycle chrétien de la liturgie.

Elle est l'aboutissement du cycle pascal, tout en ouvrant l'espace à la vie chrétienne elle-même. À partir de là se déploie une présentation de la théologie de l'Esprit-Saint dans l'œuvre du docteur d'Hippone.

Cependant, au fur et à mesure de la lecture de cet ouvrage, nous pouvons légitimement manifester quelques réserves et interrogations. Si dans le premier tiers, les références à des passages substantiels de l'œuvre augustinienne sont abondantes, celles-ci tendent ensuite à se raréfier. La présentation attendue d'une théologie de l'Esprit-Saint à partir du mystère de la Pentecôte se mue en une sorte de *compendium* général où s'enchaînent sans plan vraiment rigoureux un grand nombre de thèmes spirituels plus ou moins directement liés avec la problématique générale. Les passages concernant le rôle de l'Esprit-Saint au cœur du mystère trinitaire et son rôle de communion au sein de l'Église sont intéressants sous certains aspects. Cependant ils sont trop souvent répétés, et le lecteur sent vite une sorte de lassitude. Les citations bibliques – ce qui en soi n'est pas un tort, loin s'en faut – occupent une place de plus en plus importante, au risque en fin de volume, d'éclipser le recours aux citations augustinienes elles-mêmes. Dans ce domaine, il est parfois loisible de se demander si l'auteur n'utilise pas les sources du docteur africain moins pour ce qu'elles signifient elles-mêmes que pour leur rôle de soutien – parfois artificiel – de ses développements personnels. D'ailleurs le dernier tiers du livre ressemble à une collection de thèmes spirituels qui ouvre différentes perspectives de réflexion sans recentrage rigoureux sur la problématique d'ensemble.

Un trop grand nombre de fautes de syntaxe est à déplorer (en particulier l'ignorance de l'usage du pronom relatif *dont*). Quant à la bibliographie, elle laisse interrogatif. Pourquoi a-t-elle été introduite, dans la mesure où jamais un quel-

conque renvoi à l'une ou l'autre de ces œuvres ne figurent dans le corps du texte ?

Il est un peu regrettable qu'un tel sujet, en soi prometteur, ait été survolé et exploité de manière très fragmentaire. L'enjeu était intéressant, tant une bonne catéchèse et une approche fondamentale de la solennité de Pentecôte et de tout ce qu'elle implique sont en pleine harmonie avec beaucoup d'aspirations spirituelles et théologiques contemporaines. Vouloir montrer comment le grand maître africain l'avait expliqué et vécu est parfaitement louable et encourageant. Mais le résultat présenté ici ne rend pas compte de tout ce qui pouvait être espéré. Il reste que cet ouvrage peut être un bon point d'appui pour une première catéchèse ou une prédication de retraite ou de temps spirituel.

Philippe MOLAC

HISTOIRE MÉDIÉVALE

MAÎTRE ECKHART, *Sermons, traités, poème. Les écrits allemands*. Traduction de Jeanne Ancelet-Hustache et Éric Mangin. Introduction et notes d'Éric Mangin, Paris, Seuil. 2015. 24,5cm, 853 p. ISBN 978-2021123913. € 38.

La plupart des sermons, comme des traités, ont déjà été publiés au Seuil entre 1971 et 2012, sous la plume de Jeanne Ancelet-Hustache, décédée en 1983, et à laquelle Éric MANGIN rend hommage. Ils sont ici rassemblés et complétés par les sermons inédits et le poème pour livrer en un seul volume l'ensemble des écrits allemands, destinés à un plus large public que ses écrits latins.

Les sermons sont présentés selon la numérotation de Loris Sturlese en suivant

le cycle liturgique ; ce qui permet de mieux saisir le contexte. Un tableau de concordance donne en annexe les deux numérotations en usage, avec pour chaque sermon le temps liturgique et le verset biblique commenté. L'ouvrage ne donne pas d'autres annexes et l'on peut regretter notamment l'absence d'un index des références, mais sans doute les éditeurs ont hésité à augmenter davantage le nombre de pages déjà impressionnant.

L'introduction d'Éric MANGIN est nouvelle. Elle replace brièvement MAÎTRE ECKHART dans son contexte, puis commente son style de prose rimée et sa façon de travailler, qui l'engage sans cesse à reprendre ses propres textes. La comparaison avec Marcel Proust et Virginia Woolf est rafraîchissante.

Chaque écrit est précédé d'une introduction explicitant le contexte et les thèmes traités. La traduction est agréable à lire, des notes de bas de page livrent quelques références internes à l'œuvre d'ECKHART, au sein de laquelle la plus citée (hormis les sermons allemands) semble *La mesure de l'amour* (l'absence d'index rend le décompte fastidieux). Parmi les autres auteurs cités, les références les plus nombreuses vont aux Pères de l'Église et aux grands maîtres dominicains, qui côtoient des auteurs moins connus tels que Jean de Dambach, Hugo von Trimberg ou Hermann von Fritzlar. Les béguines sont exceptionnellement citées (sinon sous-citées) : deux références à Mechthild de Magdebourg et une seule à Marguerite Porete.

Ce volume, de par sa façon de présenter l'œuvre allemande du maître, deviendra à coup sûr la référence en la matière.

Waltraud VERLAGUET

HISTOIRE MODERNE

Petra BOSSE-HUBER, Serge FORNEROD, Thies GUNDLACH, Gottfried Wilhelm LOCHER, *Célébrer Luther ou la Réforme ? 1517-2017*, Genève, Labor et Fides, coll. « Histoire et société 59 », 2014. 22,5 cm. 389 p. ISBN 978-2-8309-1556-3. € 15.

Cet ouvrage qui reproduit les actes du *Congrès international pour le Jubilé 2017 de la Réforme* inauguré en 2013 a de quoi dérouter le lecteur, par l'identité plurielle de ses contributeurs, d'abord, qui regroupe onze nationalités et presque autant de dénominations chrétiennes (évangélique, réformée, vaudoise, baptiste, mennonite, presbytérienne, congrégationaliste, anglicane, catholique, orthodoxe), par l'affiliation multiple des auteurs, ensuite, puisque si certains appartiennent au monde académique, la plupart sont aussi des professionnels de la religion (évêques, pasteurs, cardinal) ou des hauts responsables d'associations confessionnelles. C'est donc un paysage international, pluriconfessionnel et délimitant un espace de dialogue entre monde savant et communautés religieuses, qui se dessine au fil des pages. L'ouvrage réunit quarante textes exposant le point de vue des auteurs sur les politiques de la mémoire suscitées par le 500^e anniversaire de l'affichage des thèses de Martin Luther. Mais il ne s'agit pas tant de s'interroger sur l'acte de naissance de la Réforme que de réfléchir, à partir de l'horizon d'attente délimité par le Jubilé, à son héritage.

Le recueil propose dans ce cadre trois pistes de réflexion. La première explore les « fondements théologiques » qui forment le socle commun à tous les mouvements issus de la Réforme, au-delà de leurs divisions doctrinales. Le triple credo

– *sola fide, sola scriptura, sola gratia* – forme le cœur de la théologie protestante. Si ce substrat n'a pas réussi, au cours des siècles, à prévenir les discordes doctrinales et l'éclatement confessionnel, il doit désormais permettre de fonder le dialogue œcuménique intraprotestant. La seconde partie de l'ouvrage se penche sur plusieurs « thèmes particuliers de la théologie de la Réforme » pour explorer « l'histoire de ses effets ». Le rapport de la Réforme à l'autorité temporelle, ses conséquences concrètes sur la vie des femmes, l'adoption d'éthiques économiques ou de pratiques démocratiques particulières sont autant de thèmes abordés par des auteurs cherchant à évaluer l'efficacité des idées réformatrices et leurs rôles dans le méta-récit historique de la modernité. Dans la troisième partie de l'ouvrage, ce sont les « chances et défis du Jubilé pour les Églises » qui sont analysés, soit à travers des dimensions théologiques, historiques et commémoratives, soit à travers la perspective décentrée des protestants chinois ou de l'œcuménisme chrétien. Une série de prédications bibliques précèdent ces parties, et mettent en évidence les questionnements identitaires qui traversent les communautés protestantes. Enfin, dans un appendice final, sont rassemblées plusieurs « évaluations » des préparatifs jubilaires par les institutions participant au Congrès.

Au terme de l'ouvrage, une réponse nette est apportée à la question du titre. Les contributeurs insistent sur la nécessité de dépasser le strict point de vue luthérien pour considérer la Réforme protestante non comme l'œuvre d'un prophète de génie mais comme celle de divers acteurs et courants réformateurs. Il s'agit d'affirmer que le Jubilé n'est le propre d'aucune Église particulière, mais que sa mémoire appartient en commun à toutes les Églises chrétiennes prêchant le message des Évangiles. Face à ces contributions au statut hybride, qui entrecroisent niveaux descriptifs et prescriptifs, discours homilé-

tiques et narrations historiques, on ne peut que renoncer à considérer cet ouvrage comme un recueil d'articles scientifiques. Il est par contre bien plus intéressant de l'appréhender comme une collection de témoignages délivrés sur le Jubilé 2017 par ses principaux organisateurs. Ceci acquis, il est possible de repérer, derrière l'ordre discursif proposé, d'autres lignes de fuite ou de tension.

D'une part, le caractère polyphonique des textes émanant d'auteurs de différentes nationalités et confessions met en exergue la longue tradition de pluralisme attachée à la Réforme protestante, et l'importance de l'autonomie des Églises locales. Mais cette dialectique ancienne de l'unité dans la pluralité et de la libre association de communautés culturelles ne saurait entièrement résoudre la tension existant, aujourd'hui encore, entre les grandes structures ecclésiales (l'EKD, la FEPS) et les courants minoritaires isolés (mennonites, vaudois) ou regroupés dans des formations alternatives (Union des Églises évangéliques libres). L'espace de parole donné à ces derniers est remarquable, car il témoigne de la volonté de reconnaître la persécution qu'ils subirent au cours des siècles passés. Mais cette réhabilitation passe encore sous silence les modalités concrètes de leur représentation.

D'autre part, l'intégration d'Églises non-occidentales (chinoise, coréenne ou nigérienne) au débat mémoriel sur la Réforme atteste de l'importance missionnaire des Églises protestantes et de leur volonté de compter au sein d'un champ religieux mondialisé, pluriel et clivé. Or on ne peut que remarquer l'absence, parmi les contributeurs, de représentants des mouvements du Réveil (pentecôtistes, charismatiques, etc.) alors même que ces derniers assurent depuis plusieurs années le renouvellement des fidèles. Cette absence tait les mécanismes de rivalité interconfessionnelle qui structurent le protestantisme contemporain. D'autre

part, la volonté de faire de la commémoration de la naissance de la Réforme une œuvre œcuménique se borne aux confessions chrétiennes et laisse en suspens le dialogue avec les dénominations non-chrétiennes.

Marion DESCHAMP

Martin LUTHER, *Traité polémique, 1. Contre Latomus (1521), 2. Contre Jean le Pitre (1541)*, Genève, Labor et Fides, coll. « Œuvres de Martin Luther XIX », 2015. 25 cm. 279 p. ISBN 978-2-8309-1551-8. € 25.

La diffusion des œuvres de Luther en français, par les éditions Labor et Fides, a débuté en 1957. Il est réjouissant de voir ce travail de traduction se poursuivre, même si la parution du précédent volume (*Études sur les Psaumes*) remonte déjà à 2001.

Les deux écrits polémiques, traduits, commentés et annotés par les universitaires strasbourgeois Georges Lagarrigue, Marc Lienhard et Matthieu Arnold avec le Lausannois Jean-Marc Tétaz, donnent à connaître le style des traités de controverse à l'heure de l'émergence du mouvement réformateur puis de la consolidation des positions protestantes. Ils mêlent la verve et l'outrance, l'extraordinaire force théologique et la condescendance, en caricaturant souvent les arguments des adversaires sans renoncer aux attaques personnelles au risque de perdre en crédibilité.

La *Réfutation contre Latomus*, de 1521, est une réponse à Jacques Masson (1475-1544), surnommé Latomus, théologien de Louvain, partisan d'une interprétation de l'Écriture à partir de la Tradition de l'Église plutôt qu'en recourant à la philologie, comme le préconisait Érasme. La polémique se cristallise autour de

l'affirmation luthérienne de la subsistance du péché chez les baptisés et de la présentation des œuvres qui, mêmes bonnes, contiennent un reste de péché, ce dernier ne pouvant être supprimé, selon le réformateur, que par le don de la foi et la justice de la grâce. Pour Luther, les chrétiens sont à la fois justes et pécheurs. Le théologien fustige les « imbéciles » et les « ânes épais » de Louvain soumis au pape qu'il identifie à l'Antichrist, démontrant ainsi que les universités catholiques sont « les synagogues des synagogues de Satan » (Ap 2,9). Regrettant de s'être montré trop tendre par le passé, il dénonce ces « ennemis de la croix » qui rendent vaine l'offrande du Christ. Luther s'oppose au libre arbitre, insiste sur la nécessité de la grâce du Christ pour le salut, nie le caractère obligatoire de la confession des péchés à un prêtre. Les arguments de Luther sont théologiques et méthodologiques : il limite l'autorité des Pères et des conciles par rapport à l'Écriture, débat sur les questions de logique ou sur le recours abusif à des figures de langage.

Le traité *Contre Jean le Pitre*, de 1541, prend à partie Henri II (1489-1568), duc de Brunswick-Lunebourg et prince de Wolfenbüttel, ennemi déclaré du mouvement protestant, préoccupé par la recatholicisation de ses territoires. Luther se montre implacable envers ce fidèle de l'empereur Charles Quint, refusant toute approche conciliatrice. Dans cet écrit, le réformateur expose les caractéristiques de la véritable Église qui, selon lui, sont présentes dans les communautés protestantes, contrairement aux allégations des papistes : les deux sacrements, le pouvoir des clefs, le ministère de la Parole, la foi des Apôtres, le Notre Père, le respect dû aux autorités temporelles, l'état de mariage prescrit dans l'ordre de la création, le martyre sous la croix à cause de l'Évangile, et le rejet de l'esprit de vengeance. Luther montre, à l'opposé, les innovations romaines qui doivent être abolies ; il en énonce douze, notamment la

satisfactio, qui est la porte d'entrée de tous les vices en niant la grâce, mais aussi les indulgences, les pèlerinages, la papauté ou le culte des saints. Vers la fin de cet écrit, il revient en détail sur les circonstances de la publication, en 1517, de ses *95 thèses* contre les indulgences, et relit ces événements comme le « véritable début du trouble luthérien ».

Marc Frédéric MULLER

Marc LIENHARD, *Luther. Ses sources, sa pensée, sa place dans l'histoire*, Genève, Labor et Fides, coll. « Histoire », 2016. 22,5 cm. 678 p. ISBN 978-2-8309-1605-8. € 24.

En 1983, Marc LIENHARD a publié sous le titre *Martin Luther; un temps, une vie, un message*, un livre qui dans l'espace francophone a été pendant plus de trente ans l'ouvrage de référence sur le réformateur de Wittenberg. Le présent livre, même s'il en reprend parfois presque textuellement quelques passages, ne répète pas celui de 1983, mais l'enrichit considérablement (passant de 466 à 678 pages). Il le met à jour en se référant aux nombreuses et importantes études qui ont été publiées depuis trois décennies. Il suit un plan différent et, à mon sens meilleur, dans la mesure où il met davantage en valeur la démarche (partie 3) et les visées (partie 4) qui éclairent et permettent de mieux comprendre les positions théologiques (partie 5) de Luther. Il fait le point sur ce que l'on sait d'un point de vue historique de Luther et de ses écrits. Il énumère les sources, les traditions, les courants de pensée qui alimentent sa réflexion. Après avoir passé en revue les principaux thèmes de sa théologie, il en souligne le caractère foncièrement existentiel : elle s'enracine dans une foi intensément vécue. Il note les fluctuations,

voire les changements qui au fil des années affectent la pensée du réformateur sur tel ou tel point – l'exposé des thèmes théologiques de la partie 5 s'ordonne souvent de manière chronologique – sans cependant anéantir une continuité fondamentale. Il s'arrête sur les points noirs (« les sujets qui fâchent »), en particulier la guerre des Paysans, les propos à l'encontre des juifs. Il explore Luther après Luther, autrement dit son influence et son héritage. Il pose la question d'une réception partielle de Luther dans la catholicisme et celle de ses discontinuités d'avec le protestantisme ultérieur, ce qui disqualifierait toute appropriation confessionnelle du réformateur et en ferait « un maître commun » selon une expression du cardinal Willebrands. Pour chacun des chapitres, une bibliographie indique les principaux travaux.

M. LIENHARD est profondément luthérien. Il aime Luther, s'en nourrit intellectuellement et spirituellement. Il souligne très bien et très justement tout ce qu'aujourd'hui un croyant peut recevoir de son témoignage et tout ce que sa pensée peut apporter à notre réflexion théologique (et c'est considérable, voire essentiel). Mais jamais il ne dissimule ni n'atténue les faiblesses, les manques, les excès, voire les égarements du réformateur (on ne peut, écrit-il par exemple, qu'être « révolté par la violence et la grossièreté de certains textes »). Il ne cache pas que par bien des côtés Luther est un homme de son temps, enfermé dans la conceptualité de son époque avec ses limites, ses rigidités et ses préjugés. Luthérien et luthérologue éminent, M. LIENHARD ne tombe pas dans la luthéromania qui tente certains de ses pairs (il veut « comprendre sans justifier pour autant »). Il faut également souligner la modestie et la prudence de son propos : sur bien des points, il dresse un état de la question, expose les hypothèses et se garde de conclure là où les débats sont en cours. Il n'impose pas ses vues et préfère mettre à la disposition de son lec-

teur les arguments *pro* et *contra* (entre autres sur le caractère « subjectif » de la pensée de Luther). Quelques excursus élargissent (en les situant dans un contexte plus vaste que celui du XVI^e siècle) ou actualisent (en évoquant des prolongements et des évolutions qui vont jusqu'à aujourd'hui) certains points.

On ne saurait trop souligner l'importance et la valeur de cet ouvrage. L'érudition impressionnante, la finesse, la profondeur et l'étendue des analyses, la connaissance quasi exhaustive de tout ce qui concerne Luther s'y accompagnent de beaucoup de clarté dans un exposé toujours limpide (à la langue parfois familière : dans la guerre des Paysans « Luther n'a pas hésité à se mouiller »). Il se lit facilement, avec plaisir, s'adresse au grand public sans jamais déroger aux exigences d'une spécialisation de haut niveau. C'est un tour de force, parfaitement réussi. En somme, un livre à recommander sans hésitation ni réserve, et avec beaucoup de reconnaissance pour tout ce que Marc LIENHARD a apporté non seulement à la connaissance et à la compréhension de Luther mais aussi à la vie théologique et spirituelle du protestantisme francophone.

André GOUNELLE

Matthieu ARNOLD, *Martin Luther*, Paris, Fayard, 2017. 23,4 cm. 686 p. ISBN 978-2-213-64377-9. € 25.

L'année de commémoration qui s'achève aura vu paraître un nombre impressionnant de travaux sur la Réforme du XVI^e siècle et en particulier sur Martin Luther. Parmi les études rédigées en français, celle que Matthieu ARNOLD a consacrée au réformateur allemand fera assurément date. Nous y voyons plusieurs raisons. Par-delà les mythes, l'auteur entend d'abord proposer au lecteur un portrait au naturel du moine saxon. De ce point de vue, les

adeptes de grandes relectures biographiques qui fleurissent de nos jours sur le marché du livre risquent d'être déçus : Matthieu ARNOLD n'est pas un auteur à thèse, mais un historien soucieux des sources et respectueux des personnages historiques qu'il entend dépeindre. C'est ce qui fait qu'il ne cherche pas à éviter les sujets les plus délicats. Nombreux, avant lui, ont ainsi préféré interrompre le récit de la biographie du réformateur en 1525, au moment où Luther est au sommet de sa gloire et alors qu'il n'a pas encore pris le parti des princes contre les paysans révoltés et ne s'est pas encore attaqué aux Juifs avec la virulence que l'on sait – même l'ouvrage pourtant remarquable de Lucien Febvre, paru en 1928, s'y était laissé prendre. Consciencieuse, la biographie de Matthieu ARNOLD suit ainsi Luther pas à pas, de ses débuts au monastère jusqu'à ses derniers jours, tout en prenant soin d'esquisser subtilement, en conclusion, la réception d'une œuvre et d'une personnalité qui ont marqué l'Europe. Point n'est besoin de souligner le rôle que Matthieu ARNOLD fait jouer aux sources du temps dans son travail : son texte se trouve émaillé de citations qui soulignent bien que c'est en partant d'elles qu'il a construit son propos – les membres du jury du prix Bernheim d'histoire des religions de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ne s'y sont d'ailleurs pas trompés en récompensant son ouvrage. Inutile non plus de revenir sur les nombreux acquis de la recherche la plus récente dont ce fin connaisseur de Luther fait bénéficier son lecteur, que ce soit à propos du climat religieux du XVI^e siècle, de la formation académique de Luther, de sa correspondance si riche et si humaine ou encore de son fameux « tournant réformateur ». Il nous semble plus important de souligner parmi les raisons qui font que l'ouvrage mérite l'intérêt du lecteur son souci de ne pas mettre de côté la dimension intellectuelle et théologique de l'œuvre de Luther. Après des années qui ont vu fleurir l'histoire sociale et culturelle, reléguant

trop souvent au second plan l'histoire des idées, il est heureux de voir un auteur insister autant que Matthieu ARNOLD sur les aspects les plus difficiles de la pensée théologique de Luther et les présenter à son lecteur avec autant de pédagogie. Non que sa biographie soit exempte de réflexions inspirées par les démarches historiographiques les plus récentes – dont la pertinence ne saurait être contestée. Par exemple, celle-ci tient compte, mais avec une certaine mesure, de la dimension sociale de la réception des idées de Luther et de l'impact culturel de la prédication luthérienne. Mais l'auteur insiste aussi, et avec raison, sur le rôle fondamental des *idées* religieuses du théologien saxon dans le devenir de la Réforme. Enfin, et surtout, Matthieu ARNOLD a su redonner vie à Luther en le révélant sous un jour plus riche mais aussi plus nuancé : Luther n'est plus ce héros de la conscience jadis dépeint par l'historiographie protestante, mais d'abord le défenseur d'un message de réconfort, un pasteur d'âmes, le mari amusé et amuseur de Catherine de Bora, un père aimant et un intellectuel créatif, mais aussi un caractère souvent emporté, rancunier et vindicatif. Bref, pour citer Matthieu ARNOLD, un être « humain, malgré tout... » (p. 512).

Pierre-Olivier LÉCHOT

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Michel MIAILLE, *La Laïcité. Problèmes d'hier, solutions d'aujourd'hui*, [Paris], Dalloz, coll. « À savoir », 2015² (2014). 12 cm. 312 p. ISBN 978-2-247-15500-2. € 3.

Parmi les très nombreux ouvrages publiés sur le sujet, ce petit livre, d'un format

particulièrement pratique, est remarquable pour plusieurs raisons : l'histoire résumée des origines et étapes de la laïcité, les nombreux textes, tant législatifs que jurisprudentiels, qu'il cite abondamment, et surtout l'approche de la notion même de laïcité.

Après avoir affirmé les limites des principes du champ de la laïcité – « La société dite « civile » n'est pas laïque, à la différence de l'État et de l'administration » (p. 80). « Il n'est pas question, au nom de l'État, de contraindre la société à ne pas exprimer ses convictions tant que celles-ci ne menacent pas l'ordre public » (p. 132) – il met en évidence le caractère purement théorique de la distinction entre l'État et la société : « Il y a toujours du privé dans l'espace public et inversement du public dans l'espace privé », et « l'espace public et l'espace privé s'interpénètrent et se répondent dans un échelon complexe de relations » (p. 133-134). La laïcité est ainsi une question « complexe, ouverte et vivante » et « c'est la responsabilité de chaque génération de donner un sens précis aux mots et aux situations » (p. 142-143). Voici qui explicite parfaitement le sous-titre de cette seconde édition, « problèmes d'hier, solutions d'aujourd'hui ».

Loin de traiter globalement des religions, l'auteur montre sa profonde maîtrise de leur histoire en mentionnant plusieurs fois le rôle spécifique joué par telle ou telle. Il aurait été intéressant, quand il reprend l'explication habituelle de l'entretien des ministres du culte à partir de 1802 comme la contrepartie de la mise à disposition à la nation des biens du clergé (p. 145), de relever que les biens des établissements protestants luthériens et réformés d'Alsace et du pays de Montbéliard ont été exemptés de cette « nationalisation » (décret des 1^{er}-10 décembre 1790), et que pourtant les ministres de ces cultes furent également bénéficiaires de la rémunération par l'État. C'est là le premier exemple, dès cette époque, d'un traitement différencié des cultes reconnus et de la

difficulté de s'en tenir à quelques « principes généraux ».

Cet ouvrage est tout à fait à jour de la jurisprudence récente, et traite par exemple tant de la décision du Conseil constitutionnel du 22 février 2013 sur la rémunération des ministres du culte en Alsace-Moselle (p. 116) que de l'arrêt de l'assemblée plénière de la Cour de cassation à propos de l'association Baby-Loup (p. 303). On est d'autant plus surpris qu'en ce qui concerne la possibilité de mise à disposition d'une salle publique pour un usage culturel, temporaire et dans les conditions tarifaires générales, il s'en tient (p. 155) à un arrêt – très restrictif – de 1990, alors que depuis, le Conseil d'État veille à l'application de la possibilité inscrite au Code général des collectivités territoriales (30 avril 1997 puis 30 mars 2007).

De même, la circulaire du 19 février 2008 sur la police des lieux de sépulture (reproduite p. 160-163) aurait dû au moins être complétée par celle du 14 décembre 2009 pour la mise en œuvre de la loi du 19 décembre 2008 relative à la législation funéraire, qui a initié une importante réforme du droit funéraire. La surprise est enfin plus grande de voir mentionnée (p. 285) pour introduire dans le droit français la notion d'entreprise de tendance une loi du 10 mai 2007 qui fait partie du corpus législatif... belge !

Ces quelques invitations à des compléments dans une édition ultérieure n'atténuent nullement le grand intérêt de cet ouvrage, qui constitue une des meilleures introductions disponibles à une saine réflexion sur la laïcité en apportant l'essentiel des matériaux nécessaires, à un prix de surcroît défiant toute concurrence !

Jean-Daniel ROQUE

THÉOLOGIE PRATIQUE

Olivier BAUER, *Les cultes des protestants. Méthodes originales pour approcher les rites*, Genève, Labor et Fides, coll. « Pratiques 33 », 2017. 22,5 cm. 143 p. ISBN 978-2-8309-1621-8. € 19 / CHF 24.

L'ouvrage réunit neuf articles publiés entre 2001 et 2014, dont le premier, paru sous le titre « L'essentiel est inaudible aux oreilles », dans *ETR* 76 (2001), p. 213-227, devient ici le chapitre 4 qui porte le titre de « Prédication » (p. 57-76). La présentation n'est donc pas chronologique mais vise à donner une cohérence en organisant un parcours thématique et méthodologique. L'approche des cultes se veut empirique, mais aussi théologiquement située. Revendiquant une originalité méthodologique, l'auteur fait appel à la théorie des jeux (chap. 2, « Culte », p. 21-37) pour analyser les diverses manières de prendre part au culte, et considérer ce dernier comme un contre-jeu. Une place importante est accordée à l'observation, en particulier à la perception sensorielle – l'auteur tient compte des six sens parmi lesquels il inclut le mouvement, au chap. 3 « Liturgie » (p. 39-56), qui analyse les « territoires culturels » que construit l'expérience sensorielle, mais aussi au chap. 4 déjà mentionné. Le chap. 5 (« Cène », p. 77-102) interroge les notions de rite et de ritualisation, à l'exemple de la pratique du sacrement dans des Églises protestantes de la Polynésie française. Théologien réformé, l'auteur intervient volontiers en contexte catholique romain pour y présenter le culte protestant (Introduction et chap. 1). Il ne craint pas pour autant d'adopter un ton direct, en particulier au chap. 6, dédié à l'« Écumenisme » (p. 103-118), qui se présente sous la forme d'une lettre ouverte au cardinal J. Ratzinger, alors préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, après

la publication de *L'esprit de la liturgie* (Genève, 2001). Enfin, le chap. 7, intitulé « En-voi » (p. 119-125), invite à nouveau le lecteur à penser le culte en tenant compte de la pluralité des sens. Un court chap. 8 restitue en dernier lieu une expérience pédagogique qui débouche sur une question théologique et spirituelle, invitant le lecteur à se prononcer à son tour. Les références sont regroupées dans une bibliographie de 7 p.

Si certains textes ont d'emblée un objectif de vulgarisation, les articles scientifiques ici repris ont en commun une clarté qui rend l'ensemble de l'ouvrage d'accès aisé. On aurait tort, toutefois, de mésestimer sa valeur méthodologique. Les questionnements d'Olivier BAUER sont d'une grande richesse pour la théologie pratique en général et le domaine du culte en particulier.

Nicolas COCHAND

THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE

Paul RICŒUR, *Plaidoyer pour l'utopie ecclésiale*, Genève, Labor et Fides, 2016. 20,5 cm. 160 p. 978-2-8309-1601-0. € 18.

Il s'agit d'une longue conférence, donnée en 1967 à Amiens, composée d'un premier texte datant de 1965 (*Être protestant aujourd'hui*) distribué préalablement aux participants, et développée ensuite dans deux autres textes intitulés respectivement *La présence de l'Église au monde* et *Sens et langage*. Dans le premier texte, RICŒUR justifie la place de l'Église dans le monde technicien comme étant celle qui pose la question de la finalité, du sens. Le terme « utopie » est ainsi défini comme la double recherche de l'unité de la société et de la réalisation individuelle. Immédiate-

ment, l'auteur pose le problème du langage mis en question, d'une part par la culture, et d'autre part par le christianisme avec la subversion du kérygme. Il y a donc là un carrefour entre la pensée de la société et celle du christianisme. Carrefour que l'Église se doit d'occuper comme lieu du conflit entre la religion et la foi : déconstruction de la première – qui a objectivé l'événement et sa force subversive (son esprit) en lettre, qui remet constamment des frontières entre sacré et profane et dont le carburant est la peur –, ceci en vue de redonner la parole à la seconde.

Dans le second texte, RICŒUR caractérise notre société comme société de la croissance et donc du mouvement permanent (contrairement à celles des époques antérieures davantage fondées sur la stabilité). À contre-courant de l'opinion qui associe volontiers technique et fatalisme, il pointe qu'il y a davantage de décisions possibles dans ce type de société car la prévision permet la décision. Or, la nécessité du sens se renforce de ce que justement les sciences à l'œuvre dans notre société prospective sont neutres, objectives, et donc l'évacuent. La dimension technique de la société fait que les moyens ont remplacé les buts (les finalités). Le désir lui-même se retrouve sans fin, constamment déplacé vers de nouveaux objets. L'auteur identifie premièrement une réponse humaniste, qui peut concerner croyants comme incroyants, et ensuite une réponse spécifiquement chrétienne. Concernant la première, partant de l'impossibilité d'unifier morale de conviction et morale de responsabilité, il pose que les groupes de pensée doivent faire pression sur les pouvoirs au nom de la morale de conviction. Non pour l'imposer, car le lien entre les deux morales doit rester dialectique. On note le parallèle que fait l'auteur entre l'impossibilité d'unifier la dimension calculatrice de la société (les moyens) et celle du sens (la finalité) et l'impossibilité d'unifier ces deux morales. L'action spécifique de l'Église est d'être le lieu où toutes

ces tensions sont vécues « jusqu'à leur point d'extrême incandescence ». La prédication doit être l'affirmation du sens sur le non-sens (de sa surabondance). Le troisième texte reprend et précise la question du langage et du sens à travers le départage entre foi et religion prenant en charge la critique externe de la religion qui se comprend comme démythologisation (soupçonnant la religion d'être une illusion aliénante). C'est une critique incroyante (Nietzsche, Marx, Freud) mais qu'il faut positivement assumer. Départage qui prend également en charge la critique interne de la religion qui se comprend comme démythologisation. Cette fois-ci, c'est une critique croyante car l'Évangile est lui-même démythologisation. De ces riches textes au style très accessible (augmentés de la transcription de la discussion qui s'ensuit et d'une postface d'Olivier Abel), soulignons comme héritage à s'appropriier un demi-siècle plus tard le « plaidoyer » pour l'exigence d'une pensée nouant l'analyse du monde et la foi.

Thibaut DELARUELLE

Matthieu ARNOLD, *Albert Schweitzer: La compassion et la raison*, Lyon, Olivétan, coll. « Figures protestantes », 2015. 20 cm. 135 p. ISBN 978-2-35479-239-8. € 14.

Albert SCHWEITZER, *L'Esprit et le Royaume*, traduit de l'allemand par Jean-Paul Sorg. Paris/Orbey, Arfuyen, coll. « Ombre 12 », 2015. 22,5 cm. 257 p. ISBN 978-2-845-90214-5. € 18.

M. ARNOLD a déjà publié de nombreux articles sur Schweitzer ainsi que deux livres qui traitent l'un de sa conception de la prière et l'autre de ses années

strasbourgeoises avant son premier départ pour Lambaréné (voir *ETR* 2013/3, p. 417). Il nous propose ici un aperçu d'ensemble de la personne et de l'œuvre du grand docteur. En six chapitres, bien informés et clairement écrits, il retrace sa biographie (avec le moment crucial de la décision de partir en Afrique), son œuvre exégétique, sa réflexion philosophique et sa militance courageuse à la fin de sa vie contre l'arme atomique. Le dénigrement de Schweitzer qui a été un temps à la mode agace à juste titre M. ARNOLD (dont nous partageons l'irritation) et il fait de rapides et justes mises au point qui montrent combien les critiques qui lui ont été adressées sont, pour la plupart, infondées et relèvent du parti pris.

L'introduction prévient que, pour rester dans les limites données par l'éditeur, l'ouvrage ne peut être qu'une esquisse et qu'il laisse de côté bien des aspects de Schweitzer : il n'y a pas grand chose, par exemple, sur le musicien, et les exposés de sa théologie et de sa philosophie sont justes mais succincts (il sont davantage développés dans l'*Albert Schweitzer* de Laurent Gagnebin, publié chez DDB en 1999). Il était difficile, sans doute impossible, de faire mieux sans déborder le nombre de pages dont M. ARNOLD disposait. J'espère qu'un jour ou l'autre, il nous donnera un grand livre (« grand » par son étendue et sa qualité) sur Schweitzer.

M. ARNOLD cite beaucoup et heureusement les prédications de Schweitzer. Or voici, qu'en même temps que son livre, sort de presses, dans une belle présentation, un recueil de trente de ces prédications prononcées à Strasbourg ou à Gunsbach entre 1898 et 1913. Jean-Paul SORG les introduit par une très belle préface que tout prédicateur aurait intérêt à longuement méditer. J.-P. SORG (dont *ETR* a publié plusieurs textes) a beaucoup travaillé pour faire connaître l'œuvre et la pensée du grand alsacien, et dans chaque livraison des *Cahiers d'Albert Schweitzer* il nous offre la traduction, soignée et

élégante, d'un de ses sermons. C'est grâce à lui que nous avons découvert leur extraordinaire richesse. Loin d'appartenir à un genre littéraire mineur ou secondaire, ces sermons sont, souvent avec des pointes de malice ou d'humour, l'expression la plus simple, la plus profonde et la plus vive de la pensée de Schweitzer. Ils ne sont pas réservés aux gens pieux qui fréquentent les assemblées cultuelles ; ils s'adressent à tous et font appel non pas à une révélation transcendante, exprimée dans un livre ou une tradition, mais à l'intelligence, au raisonnement et au discernement de chacun. Schweitzer n'hésite pas à s'écarter explicitement de ce que disent certains textes bibliques, par exemple en proclamant, à partir d'une argumentation à la fois généreuse et logique, que tous seront sauvés (p. 169-175), ce qui lui a valu une remontrance de son inspecteur ecclésiastique, un luthérien orthodoxe, qui trouvait que ce jeune vicaire prenait bien des libertés avec les doctrines reçues.

Ces sermons sont répartis en deux grands ensembles, le premier centré sur le Royaume, le second sur l'Esprit. Pour SCHWEITZER, l'Évangile annonce avant tout la venue du Royaume, il nous ouvre à un monde nouveau qu'il nous appartient de concrétiser. La foi évangélique se structure autour de l'attente et du surgissement du Royaume dans le présent (il vient non dans une catastrophe cosmique mais dans une conversion qui change nos comportements, p. 85-86) et nullement autour d'un drame rédempteur ancien qui nous aurait procuré le salut. Le christianisme n'est pas figé ; il va sans cesse de l'avant, évolue et bouge, toujours en puisant à la même source. Il n'est pas une doctrine ; il est un esprit qui souffle dans notre vie et dans le monde. Cet esprit, le saint Esprit, rend le message de Jésus dynamique et opérant. Au contraire, le littéralisme (Schweitzer n'hésite pas à démythologiser, ainsi à propos de *ciel*, p. 38-39 ou de *l'Ascension*, p. 41-47), le conformisme (par rapport soit à la doctrine

traditionnelle soit au « monde présent »), et la routine ecclésiastique étouffent la religion. Schweitzer sait dire cela sans agressivité ni langue de bois, en prenant des exemples à ras de terre, avec bon sens et élan. Il fait des allusions fréquentes et risquées à la situation politique. Il casse volontiers les dogmes (ainsi celui de la divinité du Christ, p. 190-199, ou de la trinité, p. 209-218) ; il n'entend cependant pas les éliminer, il veut en retrouver la vérité et nous en nourrir, de même que l'on casse la coque des noix afin d'en atteindre le noyau et de s'en alimenter. La spiritualisation qu'opère Schweitzer n'est pas volatilisante dans un monde éthéré. Au contraire, elle rend aux grandes affirmations chrétiennes leur dimension terrestre et concrète. Beaucoup de ces prédications sont prenantes et font de ceux qui les lisent non pas seulement des observateurs qui les analysent intellectuellement, mais aussi des auditeurs qu'elles interpellent et mobilisent existentiellement.

André GOUNELLE

Anthony FENEUIL, *Le serpent d'Aaron. Sur l'expérience religieuse chez Karl Barth et Henri Bergson*, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Être et devenir », 2015. 22,5 cm. 432 p. ISBN 978-2-8251-4439-8. € 35.

Confronter Bergson et Barth est une entreprise originale. *A priori*, ces deux auteurs semblent appartenir à des univers intellectuels et spirituels non seulement différents mais également incompatibles. Bergson entreprend un retour à l'expérience dans tous les domaines (y compris religieux) pour délivrer la pensée des impasses de constructions conceptuelles déformantes. Barth au contraire disqualifie l'expérience et en appelle à une foi qui répudie le

recours à l'émotion ou à la sentimentalité comme moyen d'approche de la vérité divine. Bergson semble être un représentant typique de la démarche religieuse que Barth répudie au nom de la révélation.

Par une analyse approfondie de la notion d'expérience chez les deux auteurs, ce livre montre la superficialité, voire la fausseté de cette manière de voir les choses. En effet, pour le philosophe comme pour le théologien, l'expérience religieuse est plus qu'une expérience. Barth n'élimine pas l'expérience religieuse qui cependant n'indique pas pour lui (comme dans le néo-kantisme) une possibilité humaine de connaissance de Dieu, mais plutôt l'impossibilité radicale d'une telle connaissance en dehors de l'événement par lequel Dieu vient vers nous : dit autrement, ce n'est pas l'expérience qui permet à l'événement de nous atteindre, c'est l'événement qui fait naître l'expérience. On peut dire, dans un paradoxe dialectique, qu'elle est l'expérience d'une non-expérience. Pour Bergson, l'expérience est une « donnée » dont l'immédiateté n'est atteignable que par la déconstruction de l'expérience commune, conceptuellement structurée par des catégories spatiales. Les deux discours, à partir de points de départ différents, ne se confondent ni ne s'unissent mais se croisent, se rencontrent et s'éclaircissent mutuellement dans l'affirmation que seule l'ouverture à une altérité rend possible l'expérience. Cette expérience est accueil, elle ne suffit donc pas à elle-même et ne peut pas prétendre à posséder cette altérité qui, précisément parce qu'elle est autre, lui échappe au moment même où elle la constitue. Barth aide à voir ce dont il s'agit chez Bergson et dirige vers une « ressaisie philosophique de la théologie » ; Bergson éclaire ce qui est en question chez Barth et oriente vers « l'introduction de la théologie en philosophie ».

En introduction, A. FENEUIL commence par exposer sa thèse centrale, ce qui facilite la lecture des chapitres qui suivent ; on sait

vers quoi ils tendent et on perçoit d'emblée le cheminement de l'argumentation. Son étude, impressionnante par son savoir, sa rigueur et sa maîtrise, est importante non seulement parce qu'elle aide à mieux comprendre Barth et Bergson (ou de les comprendre autrement que l'on en a l'habitude), mais aussi et surtout parce qu'elle incite à repenser la relation entre philosophie et théologie. L'expérience philosophique se révèle *providentielle* religieuse (providentiellement, parce que cela ne dépend pas de nous ; cela nous arrive) et conduit à une théologie. L'expérience religieuse relève entièrement d'une étude philosophique et toute théologie a une structure philosophique. Il nous faut sortir d'oppositions simplificatrices et caricaturales au profit d'imprégnations réciproques complexes et fécondes, mais aussi avoir conscience que l'on n'échappe pas à une irréductible ambiguïté (que l'on peut cependant cerner assez précisément).

Ce livre est clairement écrit (ce qui ne veut pas dire qu'il ne demande pas un effort au lecteur). Des analyses brillantes et éclairantes y abondent : ainsi, sur la critique barthienne de l'*éthicisme* de Schleiermacher ; sur le savoir contradictoire des limites de la connaissance chez Kant ; sur ce qu'est vraiment la dialectique pour Barth ; sur sa reprise de certains thèmes de Nietzsche ; sur « l'esprit du positivisme » et sur la notion de personne selon Bergson ; sur le lien qu'il établit entre intuition et intelligence ; sur sa critique du parallélisme entre l'espace et le temps dont Kant est le principal représentant, etc. Quelques rares et petites négligences d'écriture font contraste avec une grammaire parfois un peu sophistiquée (par exemple dans l'emploi de subjonctifs qui aujourd'hui ont un parfum de préciosité littéraire). Un index thématique aurait été apprécié.

A. G.

John COBB, *Jesus'Abba. The God who has not failed*, Minneapolis, Fortress Press, 2015. 23,5 cm. XXIV-157 p. ISBN 978-1-5064-0570-4. € 16,99.

Dans l'œuvre considérable de John COBB, le théologien du Process, alternent des livres d'une rigueur et d'une sophistication impressionnantes avec des écrits plus simples destinés au grand public, en particulier celui des paroisses. Les mêmes thèmes y sont traités sous deux registres, le premier philosophico-théologique, le second pastoral. Ce livre, peut-être le dernier que publie COBB (il a dépassé les 90 ans), s'inscrit plutôt dans ce deuxième registre. Avec une grande clarté (malgré quelques passages plus difficiles, en particulier sur la nature de la réalité) et beaucoup de fraîcheur (malgré la sagesse de l'âge et de l'expérience), il y expose ce qui a été tout au long de sa vie sa préoccupation centrale : tracer les voies d'un théocentrisme chrétien qui refuse la mort ou l'éclipse de Dieu (telle que la favorise un christocentrisme excessif) et qui rejette tout aussi fermement l'image traditionnelle d'un Dieu supernaturaliste, souverain absolu, tout puissant et immuable. Dans l'Évangile, Dieu se caractérise par sa tendresse, sa proximité, son dynamisme ; il nous accompagne et nous soutient ; il ne détermine pas tout, mais travaille en tout pour le bien (traduction possible, paraît-il, de Rm 8,28 habituellement rendu par « toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu », autre traduction possible) ; il nous appelle à aller de l'avant. Il ne s'agit pas tant de substituer une image moderne de Dieu à l'image classique (COBB critique sévèrement la conceptualité moderne) que de retrouver celui que Jésus appelle « Abba », en s'enracinant aujourd'hui dans l'expérience et la compréhension de Dieu qui ont été autrefois les siennes. Quand on le fait, il en résulte une foi ouverte et dynamique.

Les trois premiers chapitres portent sur la signification d'Abba. Comment Jésus nous le présente-t-il et comment le vit-il d'après les Évangiles ? Comment le christianisme a-t-il été amené à percevoir Dieu comme roi et juge plutôt que comme Abba ? Comment et où aujourd'hui rencontrons-nous Abba (ou pouvons-nous être rencontrés par lui) ? Les trois derniers chapitres explorent les implications de cette compréhension de Dieu pour les rapports de la foi avec la science, les relations entre le christianisme et les autres traditions de sagesse (expression que COBB préfère à « religions ») et pour répondre aux interrogations et problèmes d'un monde en crise. Ce livre invite à une foi solidement pensée, intensément vécue et résolument active (ces deux dernières caractéristiques, plus que la première, traduisent l'empreinte sur COBB de son méthodisme d'origine et d'appartenance). Une vive piété s'y accompagne d'une pensée hardie et d'une grande ouverture qui n'abandonne rien, mais approfondit et renouvelle tout. Derrière des formulations limpides, on perçoit une réflexion exigeante, des connaissances étendues et un fort engagement personnel. La simplicité ne signifie pas ici simplisme ou superficialité, mais résulte d'une profondeur assumée et maîtrisée.

A. G.

ÉTHIQUE

Alain THOMASSET, *Les vertus sociales. Justice, solidarité, compassion, hospitalité, espérance. Une éthique théologique*, Namur, Lessius, coll. « Donner raison, théologie 48 », 2015. 20,5 cm. 347 p. ISBN 978-2-87299-270-6. € 25.

L'auteur, professeur de théologie morale au Centre Sèvres Facultés jésuites de

Paris et président de l'Association des théologiens pour l'étude de la morale, inscrit son ouvrage dans le retour actuel de l'éthique des vertus. Un retour qu'il juge utile dans notre société post-moderne où se multiplient positions éthiques et conflits moraux. La vie sociale, si elle repose sur des normes, des lois et des institutions, nécessite aussi que les citoyens soient animés d'un réel désir de vivre ensemble. Les penseurs de la vie sociale ont ainsi pris conscience, depuis quelques années, de la nécessité de retrouver les vertus civiques indispensables, affirme l'auteur. Comment alors former des citoyens qui ne soient pas seulement des individus mais des sujets ? Si les religions ont largement perdu leur rôle prescriptif, elles peuvent cependant constituer des facteurs d'inspiration et fournir des ressources symboliques utiles à la construction des identités. L'auteur entend donc dans cet ouvrage de mettre en lumière quelques vertus essentielles à la vie en société et d'en montrer l'enracinement dans la tradition chrétienne.

Les vertus chrétiennes étudiées ici sont au nombre de cinq, déterminant autant de chapitres à cet ouvrage. La vertu de justice, tout d'abord, consiste à assurer « le respect de la dignité et des droits de chacun, et à viser le bien commun ». La solidarité est comprise comme la façon de « faire corps avec d'autres », de « se reconnaître mutuellement en dette ». La compassion n'est rien d'autre que « devenir prochain ». L'hospitalité répond à la belle définition de « devenir l'invité de son invité ». L'espérance, c'est « croire sans voir, tenir bon dans l'épreuve ». Des vertus du Royaume à vivre dès maintenant. Chacune de ces vertus est replacée dans une perspective historique, sociale, politique ou encore théologique solidement étayée. L'abord philosophique, en particulier, apporte un éclairage utile sur les dangers à éviter et les points à approfondir. Une attention est portée à exprimer ces concepts dans un langage accessible

au monde contemporain. Pour la partie biblique, après les grandes lignes de l'interprétation suit pour chaque vertu citée une étude détaillée de quelques passages. Les textes bibliques sont étudiés selon un modèle herméneutique visant à « dégager leur influence symbolique » sur le lecteur ; le commentaire de l'auteur a des accents presque pastoraux et la tradition chrétienne est largement évoquée.

Les travaux francophones sur l'éthique des vertus étant peu nombreux, cet ouvrage, fruit d'un travail mené par l'auteur durant une année sabbatique à Boston College, est particulièrement bienvenu. Enfin, on appréciera que de nombreux exemples aident à saisir l'importance de ces valeurs pour notre vivre ensemble : tirés de l'expérience personnelle de l'auteur, en particulier de sa fréquentation de familles du Quart monde, de personnes de la communauté de Magdala à Lille, des communautés de l'Arche ou de personnes rencontrées en Seine-Saint-Denis, ils donnent une véritable épaisseur humaine à cette étude.

Christine RENOARD

Jean-Gustave HENTZ, Karsten LEHMKÜHLER (éd.), *Accompagnement spirituel des personnes en fin de vie. Témoignages et réflexions*, Genève, Labor et Fides, coll. « Pratiques 31 », 2015. 22,5 cm. 217 p. ISBN 978-2-8309-1576-1. € 21.

Un constat sans appel ouvre cet ouvrage : « On meurt mal en France ». En cause, l'occultation encore trop fréquente de la mort et les disparités importantes de prise en charge de la fin de vie : les unités de soins palliatifs tendent à se développer mais ne sont pas encore accessibles à tous. Dans ces structures se pratique une prise en charge holistique de la personne, com-

prenant des soins physiques ou psychosociaux mais aussi un accompagnement spirituel. C'est ce *spiritual care*, accompagnement destiné à soulager la détresse spirituelle et à promouvoir l'épanouissement personnel du patient en fin de vie, que les auteurs ont voulu mettre à l'honneur ici. L'ouvrage regroupe les actes d'un colloque international organisé par la Faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg, qui s'est tenu en mai 2013.

Quatre parties structurent l'ouvrage. La première est consacrée aux questions sociétales en lien avec la fin de vie : « Mourir aujourd'hui en France », « Mourir aujourd'hui en réanimation », « Demande d'interruption de soins et accompagnement » ou encore « Les soins palliatifs en France » posent les bases de la réflexion, complétée par une étude sur la problématique de l'euthanasie aux Pays-Bas.

La deuxième partie est centrée sur le *spiritual care* avec d'abord un article qui différencie les besoins spirituels des besoins religieux et expose la possible intégration du *spiritual care* dans la formation des soignants. Suivent un témoignage sur une aumônerie « multiconfessionnelle » aux États-Unis, puis une réflexion théologique sur les soins spirituels, appuyée sur une étude de cas. Enfin trois auteurs discutent la possibilité d'une aumônerie « interreligieuse » avec ses richesses et ses malentendus.

La troisième partie, avec des contributions plus personnelles, concerne les ressources spirituelles de l'aumônier.

Une reprise théologique trouve place dans la quatrième partie, avec notamment la question d'une « vie réussie » et une analyse de diverses théologies de la souffrance. Peut-on se préparer à la mort ? Peut-on apprendre à mourir ? Telles sont les questions ultimes avec lesquelles nous laisse la dernière contribution.

L'intérêt de cet ouvrage est multiple. D'abord, la variété d'approche du thème, confié à des médecins, des théologiens,

des sociologues, des aumôniers. Ensuite, la large part accordée à l'expérience des pays anglo-saxons, américains, néerlandais et allemands, que l'on s'accorde à reconnaître comme novateurs. Enfin, le débat, mené particulièrement dans le chapitre 9 que nous recommandons, de quelques points importants : le concept de « besoin spirituel », tout d'abord, est-il pertinent ? Hérité de la théorie des quatre « besoins fondamentaux », ne risque-t-il pas de ramener le spirituel au rang d'un besoin à combler ? Le spirituel détaché du religieux, ensuite, ne fait-il pas oublier la richesse des traditions particulières ? Et que penser d'un aumônier mis en position de soignant et d'une personne qui ne serait plus vue du coup que comme un patient à traiter ? Le concept du *spiritual care* s'est imposé aujourd'hui, avec le grand mérite d'attirer l'attention sur la dimension spirituelle de toute personne ; il est bienvenu d'en explorer toutes les facettes et de mener une réflexion critique.

Chr. R.

VIENT DE PARAÎTRE

Dany R. Nocquet, *La Samarie, la diaspora et l'achèvement de la Torah. Territorialités et internationalités dans l'Hexateuque*, Fribourg/Göttingen, Academic Press/Vandenhoeck & Ruprecht, coll « OBO 284 », 2017. 23,5 cm. VII-354 p. ISBN 978-3-7278-1793-9/ISBN 978-3-525-54410-5. € 98.

Cette étude est née de la prise en compte de découvertes archéologiques importantes de ces dernières années en Israël, à savoir la présence attestée d'un temple yahviste sur le mont Garizim (près

de l'antique ville de Samarie dans la partie nord d'Israël) au ^v^e siècle av. J.-C. Face à cette évidence archéologique qui témoigne de deux pôles culturels à l'époque post-exilique, l'un à Samarie, l'autre à Jérusalem, la recherche a commencé à questionner le présupposé selon lequel Jérusalem serait le centre d'émergence des Écritures, et à s'interroger sur les conséquences que peut avoir l'existence d'un yahwisme multipolaire sur la formation même de la Torah. Dans cette continuité, l'ouvrage propose une enquête inédite sur les représentations des territoires avoisinant la Judée et sur les différents peuples entourant les Judéens. Ainsi, l'étude passe en revue les manières dont sont traités les régions de Samarie, avec les mentions de Sichem et de Béthel, les contrées de la Transjordanie que sont alors les pays d'Ammon et de Moab, le territoire d'Edom avec le pays de Madian, les régions de la Philistie, et le pays d'Égypte. Cette recherche conduit au constat d'une image largement positive des territoires et des peuples entourant la Judée, et cela depuis la Genèse jusqu'à Josué. Dans le contexte de cette époque, ces présentations xénophiles et reconnaissantes des autres populations et pays voisins n'ont guère pu être produites à Jérusalem, mais elles proviennent de milieux liés aux communautés yahwistes de Samarie et de la Diaspora de la fin de l'époque perse et du début de la période hellénistique. Ces communautés yahwistes faisant l'expérience de relations pacifiées avec d'autres populations ont ainsi coloré le Pentateuque d'une touche étonnante, et contribué d'une manière singulière à l'achèvement de la Torah. La mise en évidence de milieux producteurs plus diversifiés permet d'expliquer la richesse et les tensions internes à la Torah. L'étude mesure également les conséquences littéraires et théologiques qu'implique la prise en compte de ces images positives des territorialités et des peuples voisins. Ainsi le lecteur assiste à un élargissement de la notion de

pays promis, et à un renouvellement de la notion d'élection, ce qui transforme l'image de la relation de YHWH à Israël et aux autres peuples.

D. N.

Paul TILlich, *Christianisme et judaïsme*. Textes traduits de l'allemand par Monique Boulanger, et de l'anglais par Mireille Hébert, Alain Massini et André Gounelle. Préface de Mgr Jean-Marc Aveline, Genève, Labor et Fides, coll. « Œuvres de Paul Tillich 11 », 2017. 21 cm. 158 p. ISBN 978-2-8309-1620-1. € 20.

Sans équivalent ni en anglais ni en allemand, ce recueil regroupe les articles et conférences de Paul TILlich qui portent sur le judaïsme et ses rapports avec le christianisme. Ces textes datent de la période 1938-1959 et, bien évidemment, les événements tragiques de ces années les marquent. Tillich a été révoqué par les nazis et a dû s'exiler aux États-Unis en raison de ses solidarités actives avec des juifs. À Francfort, dans la Faculté où il enseignait, il avait fait prendre des sanctions contre des étudiants hitlériens qui avaient molesté leurs condisciples juifs. L'homme a vivement dénoncé l'antisémitisme. En 1952, il prononce quatre conférences à Berlin sur « La question juive. Un problème chrétien et un problème allemand », où il aborde, devant un auditoire réticent, le problème de la culpabilité allemande dans l'horreur absolue qu'a été la Shoah. À plusieurs reprises, il indique les grandes proximités et les importants compagnonnages théologiques entre juifs et chrétiens et souligne en particulier tout ce que Buber a apporté à leur réflexion commune.

Le principal intérêt de ce volume réside dans l'interprétation du judaïsme que propose TILlich. Il le comprend à partir de

l'ordre adressé à Abr(ah)am : « Quitte ton pays, ta patrie, la maison de ton père ». En lui obéissant, le patriarche s'arrache à la domination de l'espace pour entrer dans le temps. Il rompt avec la religion païenne de la terre (de « païen » dérivé de *paganus* qui veut dire paysan) et inaugure une spiritualité de l'histoire orientée vers le Royaume. Quand elles sacralisent leurs contrées respectives, les nations s'affrontent, se combattent et deviennent démoniaques. Si elles prennent la route, elles peuvent se rencontrer et cheminer vers un avenir commun libre et pacifié. Dans les *Cahiers noirs*, que Tillich ne pouvait pas connaître, Heidegger considère que cette rupture avec le sol est délétère et déshumanisante ; elle fait du judaïsme un poison à éliminer, ce qu'ont bien compris, selon lui, les nazis. Pour TILlich, il s'agit au

contraire d'un message bénéfique, qui à travers Israël s'adresse à tous les peuples (Abraham est une bénédiction pour toutes les nations), et les invite à construire une authentique humanité.

TILlich n'ignore pas qu'il existe aussi dans le judaïsme une spiritualité de la terre, mais il estime que le message prophétique du Dieu qui est au delà des frontières et qui agit dans le temps exprime la vocation même du judaïsme, sa vérité la plus profonde. La création d'un État juif après la guerre n'en est pas forcément une trahison, sauf si la nation juive, à nouveau installée sur une terre, la sacralise et se considère, au nom de son élection, exemptée de l'exigence de justice envers tous.

A. G.